

# LA REVUE MUSICALE

N<sup>o</sup> 2 (troisième année)

Février

1903.

## La classe d'ensemble instrumental au Conservatoire.

Je crois intéressant d'attirer l'attention sur la moins connue des classes du Conservatoire : la classe d'ensemble instrumental. Cette classe, qui ne participe pas aux concours publics, est de toutes la plus artistique et esthétiquement la plus haute. Lamartine n'a-t-il pas en effet éloquemment démontré autrefois la supériorité de la musique purement instrumentale sur celle qui n'atteint tout son effet qu'avec le secours de la séduction des voix, des artifices du théâtre et des splendeurs de la mise en scène ?

Dans certains milieux artistiques, il est de mode de critiquer notre Conservatoire, de nier la haute culture et les sérieuses épreuves imposées aux élèves ; c'est pourquoi il est utile de faire connaître le véritable fonctionnement des études et de répondre ainsi à d'injustes attaques.

Pour comprendre le degré de perfection artistique déjà obtenu aux examens de la classe d'ensemble, il faut se rappeler les éléments qui la composent.

On sait la difficulté de l'admission au Conservatoire. C'est après deux éliminations successives parmi des centaines de candidats que quelques douzaines de places laissées vacantes par les lauréats sont accordées aux plus méritants, c'est-à-dire à ceux et celles qui ont témoigné d'un tempérament artistique exceptionnel et d'une éducation technique déjà avancée.

Lorsque ces nouvelles recrues sont arrivées non seulement à être admises à concourir, mais à décrocher une nomination quelconque, elles entrent dans la classe d'ensemble.

Il ne s'agit plus là de virtuosité pure et de difficultés de mécanisme, mais au contraire de style, de rythme, de charme pour rendre les chefs-d'œuvre, bien simples en apparence, si difficiles en réalité, de Haydn ou de Mozart.

Mais tous ces jeunes artistes, aux talents naissants, s'unissent dans la communion des grands maîtres, travaillent avec les premiers prix, qui ont le droit de rester un an encore dans la classe. Ils rivalisent de zèle sur leurs divers instruments et produisent souvent des exécutions plus parfaites que celles de bien des concerts ; que ce soit l'admirable Sonate à Kreutzer de Beethoven, le célèbre duo avec clarinette de Weber ou les délicieuses pièces de flûte et clavecin de Rameau, on a souvent, à la classe, un régal exquis.

Ce résultat est dû surtout aux efforts de l'habile professeur et éminent compositeur M. Charles Lefebvre (1), qui sait en même temps faire un véritable cours d'histoire de la musique de chambre.

(1) M. Ch. Lefebvre, grand prix de Rome de 1870, auteur de *Judith* (1879), du *Psaume xxiii* (1878), d'*Eloa* (1883), du *Trésor* (1883), de *Zaïre* (4 actes, 1887), de *Djelma* (5 actes, Opéra, 1894), de *Sainte-Cécile* (1895), de *Dalila*, de *La messe du fantôme*, et d'un grand nombre d'autres compositions pour orchestre ou instruments à cordes.



En faisant défiler sous leurs doigts ces merveilleux chefs-d'œuvre, on voit de quelle diversité de styles et d'écoles les élèves doivent se pénétrer.

C'est d'abord le *majestueux clavecin*, comme on l'appelait en 1760, en l'opposant au nouvel intrus, le *sec et désagréable pianoforte*. Après la triade des grands ancêtres : Rameau, Hændel et J.-Séb. Bach, arrive Philippe-Emmanuel Bach, apportant dans sa forme moderne l'immortelle Sonate. Beethoven, Weber et Schubert ouvrent magnifiquement le xix<sup>e</sup> siècle, suivis par Mendelssohn (trop délaissé aujourd'hui) et Schumann. Enfin c'est l'école moderne : C. Franck, Lalo, Rubinstein, Brahms, Godard. Dans les vivants, Saint-Saëns et Grieg seuls sont admis au programme des études.

Les sages conseils de M. Lefebvre imposent aux exécutions une grande pureté de style et d'ensemble. C'est vraiment une lourde tâche de tempérer l'ardeur et le feu de cette jeunesse, d'empêcher les pianistes d'abuser de la force et de la rapidité, les archets de vibrer plus passionnément que ne le comportent les quatuors dans leurs hauteurs sereines. Où la délicatesse est indispensable, c'est dans les pièces écrites pour clavecin surtout, le fragile instrument ne pouvant donner ni grande vitesse, ni grande force, tempéré dans son mécanisme comme dans son accord (on sait que les mots *clavecin bien tempéré* s'appliquent seulement au *tempérament* de l'accord découvert du temps de Bach et qui lui permit pour la première fois d'écrire dans tous les tons).

En résumé, n'avais-je pas raison de dire que la classe d'ensemble instrumental est celle dont l'enseignement est le plus musical et le plus élevé, témoignant une fois de plus de la valeur de notre grande école si habilement et sagement dirigée par M. Théodore Dubois ?

GEORGES PFEIFFER.

### Beethoven compositeur pour « boîte à musique ».

M. le Dr A. Kopfermann (1) a publié au mois de mars dernier un bel adagio inédit de Beethoven, extrait d'un cahier en possession de la Bibliothèque royale de Berlin dont il est le très savant et très obligeant bibliothécaire en chef pour les collections musicales. Dans le même cahier se trouvent également, de la main de Beethoven, les variations 1, 2, 5 et 6 pour piano à quatre mains sur l'air *Ich denke dein*, plus deux courtes pièces inédites, en *sol* majeur, un *Scherzo* à 3 temps et un *Allegro* à 2 temps. M. le Dr Kopfermann, par l'examen critique du texte, a prouvé, à deux reprises, que l'adagio publié par lui avait été écrit par Beethoven pour une *boîte à musique*. La même démonstration de l'éminent bibliothécaire vaut pour le *Scherzo* et pour l'*Allegro*, dont le texte original est publié pour la première fois ci-dessous, avec l'autorisation de MM. Heugel et C<sup>ie</sup>, éditeurs, propriétaires d'un arrangement à deux et d'un arrangement à quatre mains.

Cet allegro, d'un rythme franc, rappelle le style de Haydn : le cahier où il se trouve date cependant de l'année 1799, époque à laquelle Beethoven avait déjà

(1) *Die Musik*, II<sup>e</sup> livraison de mars et 1<sup>re</sup> livraison d'avril 1902, Berlin, Schuster et Loeffler.



composé sa première symphonie, ses huit premières sonates de piano, etc. Ce petit morceau n'est assurément qu'un badinage : mais son allure raide et sautillante, ses sonorités grêles, la monotonie mécanique de son développement ne conviennent-elles pas à un automate, et n'y a-t-il pas de l'esprit dans cette complaisance du génie à l'égard d'un instrument si humble ? Au moins ce *rondo* pour boîte à musique mérite-t-il de prendre place parmi les curiosités musicales, à côté des morceaux que Mozart avait écrits pour des machines analogues (1).

JEAN CHANTAVOINE.

*Allegro.*

(1) Köchel, *Themat. Verzeichniss*. n<sup>os</sup> 608 et 616.



This page contains six systems of musical notation, each consisting of a treble and bass staff. The music is written in a key with one sharp (F#) and a 3/4 time signature. The notation includes various musical symbols such as trills (tr.), slurs, and dynamic markings like *tr.* and *tr.* with a wavy line. The piece features a variety of rhythmic patterns, including eighth and sixteenth notes, and rests. The notation is clear and legible, with a focus on melodic and harmonic development.





L. V. BEETHOVEN.

## Promenades et visites musicales.

UN ARTISTE INCONNU.

Son nom ne s'étale pas en lettres géantes sur les colonnes bariolées ; il n'est jamais venu présenter un plastron irréprochable à la curiosité d'un public ; il n'a pas, acrobate inquiétant, enlevé à la pointe de l'archet une vertigineuse montée d'arpèges, dans le silence anxieux de la salle ; il ne s'est pas modestement dérobé, tandis que se déchaînait le fracas des applaudissements ; il ignore également tous les artifices de la toilette et les détails de la mise en scène : la mèche de cheveux pensive et caressante de l'un, la pâleur distinguée de l'autre, la denture ivoirine de tel maître du clavier, et les bagues étincelantes de tel jongleur de chanterelle. Et cependant c'est un grand artiste, à qui personne ne peut être comparé aujourd'hui, ni pour le nombre des instruments dont il sait dompter la rebelle nature, ni pour la dextérité de la main, ni surtout pour son amour de ces vieux bois, de ces claviers jaunis, de ces précieuses marqueteries, de ces tables d'harmonie aux formes surannées, d'où s'exhale un parfum pénétrant de musique morte.

Il habite Bruxelles, et se nomme Frantz Vestibule. J'étais sur le point de quitter cette riche et charmante cité, lorsque son existence me fut révélée par le plus obligeant, le plus actif et le plus heureux des bibliothécaires musicaux : j'ai nommé M. Wotquenne.

« Vous partez à une heure ? me dit-il en fermant une de ces partitions inédites de Gluck dont je ne puis dire ici tout l'intérêt. Nous irons donc au Musée à



11 h. 10. Vous n'aurez qu'un quart d'heure. Mais Frantz s'arrangera. » A l'heure dite, Frantz nous attendait à la porte du Musée instrumental du Conservatoire : une longue blouse bleue enveloppait sa robuste stature, et une moustache de chanvre était le seul ornement d'un bon visage carré. « En un quart d'heure, Frantz. » Et nous entrâmes. On connaît la richesse des collections de Bruxelles (1); mais il faut les avoir vues pour en apprécier la beauté et surtout la bonne disposition : ce n'est pas, comme dans tel musée rétrospectif, un confus mélange de dates et de provenances, de mandolines et de clavecins, de violes et de saxophones, qui rappelle à la fois l'atelier d'un peintre et la boutique d'un brocanteur. Les instruments sont rassemblés par familles et par pays, les plus précieux exposés dans des vitrines claires, les autres protégés seulement par le respect du public. D'énormes bombardes du moyen âge, ancêtres incommodes de nos bassons, nous regardent, sous le jour gris, monter l'escalier : leurs dimensions ne permettraient pas de les placer ailleurs. Voici, parmi d'autres instruments à cordes, la viole de François I<sup>er</sup>, un Duiffopruggar authentique ; sur le dos, au-dessous d'un sujet mythologique, se trouve représenté un plan de Paris avec ses rues et ses maisons : ainsi le roi retrouvait, aux heures de loisir, l'image de sa bonne ville. Nous admirons les rosaces délicatement ouvragées de clavecins. « Celui-ci marche-t-il ? — Oui, Monsieur Wotquenne » ; et, se tournant vers moi, Frantz ajoute : « Tous les instruments qui sont ici peuvent être joués ; il faut seulement me prévenir deux ou trois jours à l'avance pour que je les mette en état. » Du clavecin ouvert s'envole, sous les doigts de mon aimable compagnon, un essaim de sons bruissants, mais fermes et précis. « Frantz, d'autres jeux. — Voici le pizzicato, Monsieur ; — et la sourdine, — et l'accouplement des deux claviers, — et le jeu en octaves, — et le plein jeu. » Le plein jeu est d'une sonorité magnifique, digne de la fugue de Bach en *sol* mineur que M. Wotquenne y esquisse. « Tout à fait le mécanisme de l'orgue », opine Frantz ; et je me souviens de certain clavecin, examiné, à l'issue d'une séance, par quelques membres de certain congrès, dont j'étais : personne n'avait pu se reconnaître parmi les pédales et les leviers. Plus loin, une régale du moyen âge nous arrête. Frantz lève les deux soufflets, et fait les nuances en soulevant de la main le couvercle de la boîte ; le timbre est joli, un peu plaintif, comme d'un hautbois fané et fatigué. Dans la salle chinoise, Frantz se saisit d'un bizarre paquet de cannes à pêche en bambou : c'est le *cheng*, sorte d'orgue portatif. Un accord d'une plénitude et d'une pureté surprenantes sort de cet assemblage ; pour la mélodie, on fait parler à volonté un tuyau ou l'autre en fermant le trou qu'il porte à sa base. « Mais il faut beaucoup de souffle », fait l'exécutant en reprenant haleine. « Vous allez voir une merveille », continue-t-il ; il va chercher, au milieu d'une vitrine, un petit chevalet de bois, évidé de tous côtés, plus léger qu'un fétu, qu'il pose tout au milieu de sa main ; et il contemple avec recueillement ce fruit de la patience orientale.

Les instruments se simplifient de plus en plus, nous arrivons aux peuplades sauvages, dont les calebasses et les tams-tams décorent les murs. Voici une flûte nasale, que l'on entend à peine, et une autre, munie d'un trou unique dont l'obturation fait monter le son, contrairement à tous les usages européens : « C'est que le tube donne alors le son deuxième harmonique », nous explique

(1) Le catalogue a été publié par Mahillon (1893 et 1896).



Frantz. Enfin un chalumeau africain a figuré à l'Exposition de Paris en 1900 pour sa décoration : sur le pavillon on a fixé avec de la poix un coquillage et deux boutons de chemise en émail, dont le travail a paru merveilleux ; et cet humble essai d'art est si touchant, que nous en restons un moment silencieux.

Il faut partir. Frantz, avec un bon sourire, se met à ma disposition pour une autre visite. Et j'emporte le souvenir, bien précieux et bien rare, d'un homme vraiment égal à ses fonctions, d'une existence obscure, mais heureuse et digne : au milieu de ses instruments qu'il connaît et qu'il sait manier, cet employé de rustique apparence jouit d'une paix de conscience inconnue à bien des dignitaires, car il est éloigné de toute ambition humaine ; et nul rival ne vient lui disputer la place qu'il occupe et lui donner le souci de la défendre. Ses journées, remplies de petits travaux manuels, se passent auprès de ses rebecs, de ses violes, de ses luths et de ses clavecins favoris. Il a une solide érudition, acquise par l'usage et qu'il ne dissipe pas en vaines écritures, se contentant de savoir accorder une épinette ou jouer d'un hautbois barbare. La théorie même de l'acoustique ne lui est pas étrangère ; mais il ne dédaigne pas pour cela le balai quotidien. Aucune croix ne décorera jamais sa large poitrine, dont le souffle suffit aux huit tuyaux du *cheng* : sa blouse de travail est l'égale des plus hautes redingotes. Qu'il ne m'en veuille pas d'ailleurs si je signale aussi indiscreètement sa félicité : la folie humaine est si grande, que je ne risque de lui susciter ainsi ni un envieux, ni un concurrent.

LOUIS LALOY.

L'abondance des matières nous oblige à renvoyer à notre prochain n° la suite des *Études d'Esthétique musicale* de M. Combarieu ainsi que celle des *Exercices d'analyse*.

### Lectures musicales.

#### NOUVELLES LETTRES D'HECTOR BERLIOZ (1).

Les lecteurs de la *Revue musicale* ont eu les prémices de ces lettres. S'ils veulent bien se reporter à la livraison de juillet 1902, ils y trouveront, sous ce titre : *La dédicace des Troyens, lettres inédites de Berlioz*, un article dans lequel j'expliquais comment j'avais été amené à faire rechercher les lettres écrites par Berlioz à la princesse de Sayn Wittgenstein. La Mara, l'excellent éditeur des lettres de Liszt, de Wagner, etc., avait bien voulu s'y prêter obligeamment, et, en me communiquant ce qui était spécial à l'objet de mon enquête, me faisait part en ces termes de l'importance de la découverte :

« Je suis en possession des lettres de Berlioz à la princesse Wittgenstein. Elles sont au nombre de cinquante-neuf, des années 1852 à 1867, hautement intéressantes, et j'ai l'intention d'en former un recueil que je publierai en un petit volume chez Breitkopf et Härtel. »

(1) *Briefe von HECTOR BERLIOZ, an die Fürstin Carolyne Sayn-Wittgenstein, herausgegeben von LA MARA*. Leipzig, Breitkopf et Härtel, 1902.



La chose est faite maintenant, et je puis me féliciter en toute connaissance de cause du résultat de recherches dont j'avais pris l'initiative, car le petit volume qui vient de paraître n'est pas seulement du plus grand intérêt, mais il est en même temps un complément nécessaire à la plus importante des œuvres littéraires de Berlioz, ses *Mémoires*. L'on sait que ce livre, commencé en 1848, fut, dans sa partie principale, achevé en 1854 ; l'auteur y ajouta par la suite une *Postface*, datée du 1<sup>er</sup> janvier 1865, et qui ne comprend que deux chapitres. Or, les lettres, qui, dans une certaine période, ont un caractère de véritables confidences, comblent cette lacune de la façon la plus heureuse, et forment aux *Mémoires* de Berlioz un supplément d'autant plus précieux qu'ici l'auteur, au lieu d'écrire pour un vague public, se trouvant en communication directe avec sa correspondante, lui ouvre son âme et lui révèle tous ses secrets. Ce qui fut sa double préoccupation durant les dix dernières années de sa vie, la composition des *Troyens* et le renouveau de son amour d'enfant pour la jeune fille de Meylan, est ici traité avec une ampleur de développement et une effusion de cœur qui nous font entrer bien plus avant dans la connaissance de l'homme et de l'artiste. Et ce nouveau document ne peut que nous le rendre plus sympathique, malgré l'amertume habituelle de ses propos, en même temps que plus pitoyables pour ses malheurs.

Rien ne donnera une meilleure idée de ce recueil que quelques extraits.

Commençons par quelques notes sur les *Troyens*.

Le 17 mai 1856, Berlioz vient de commencer le poème :

« Je ne vous dirai pas par quelles phases de découragement, de joie, de dégoût, de plaisir, de fureur, j'ai passé successivement pendant ces dix jours. J'ai vingt fois été sur le point de tout jeter au feu et de me vouer pour jamais à la vie contemplative. Maintenant, je suis certain de ne plus manquer de courage pour aller jusqu'au bout ; l'œuvre me tient... Pour la musique, il faudra bien un an et demi, je *suppute*, pour la construire. Ce sera une grande construction : puisse-t-elle être faite de briques cuites au feu et non de briques crues, comme furent faits les palais de Ninive. Sans la cuisson, les briques tournent bien vite en boue et en poussière. »

Du 12 août suivant : « Je ne suis qu'un maraudeur ; je viens de fourrager dans le jardin de deux génies (Virgile et Shakespeare), j'y ai fauché une gerbe de fleurs, pour en faire une couche à la musique, où Dieu veuille qu'elle ne périsse pas asphyxiée par les parfums. »

Il ne cesse pas de faire le modeste en tant que poète : il traite son œuvre littéraire de « poésie d'amateur » (p. 25). Parfois il manifeste de singulières intentions : c'est ainsi qu'au dénouement, non content de faire prédire par Didon la venue d'Annibal et la gloire de Rome, il voulait aller jusqu'à des allusions à la domination française en Afrique (pp. 42 et 52) !

Quant à la musique, voici quelle idée il se fait de la grandeur de la tâche. On remarquera au passage l'étrange réflexion relative à Wagner.

Du 12 août 1856 :

« Ce qu'il y a d'immensément difficile là-dedans, c'est de trouver la *forme* musicale, cette forme sans (1) laquelle la musique n'existe pas ou n'est plus que l'esclave humiliée de la parole. C'est là le crime de Wagner ; il veut la détrôner,

(1) Le livre imprime, par une faute de lecture évidente, « sous » au lieu de « sans ».



la réduire à des *accents expressifs*, en exagérant le système de Gluck (qui fort heureusement *n'a pas réussi lui-même* à suivre sa théorie impie). Je suis pour la musique appelée par vous-même *libre*. Oui, libre et fière, et souveraine et conquérante, je veux qu'elle prenne tout, qu'elle s'assimile tout, qu'il n'y ait plus pour elle ni Alpes ni Pyrénées ; mais pour ses conquêtes, il faut qu'elle combatte en personne et non par ses lieutenants. Je veux bien qu'elle ait, s'il se peut, de bons vers rangés en bataille, mais il faut qu'elle aille elle-même au feu comme Napoléon, qu'elle marche au premier rang de la phalange comme Alexandre. Elle est si puissante qu'elle vaincrait *seule* en certains cas, et qu'elle a eu mille fois le droit de dire comme Médée : « Moi ! c'est assez. »

« Trouver le moyen d'être *expressif, vrai*, sans cesser d'être musicien, et donner tout au contraire des moyens nouveaux d'action à la musique, voilà le problème. »

En ce qui concerne le roman d'amour du vieillard de soixante et un ans retrouvant, après quarante-neuf années, celle qu'il avait aimée et qui avait maintenant soixante-sept ans, nous donnerons seulement la citation suivante, dont le sentiment à la fois délicat et profond n'a pas besoin qu'on le commente.

Du 19 octobre 1864 :

« Sans doute la grandeur étrange de mes sentiments l'étonne, mais elle les comprend jusqu'à un certain point, et l'idée ne lui est pas venue que je fusse fou. Mais quoi ! l'enfant de douze ans qui l'aima si terriblement, n'inspira rien et ne pouvait rien inspirer à la fille sublime de dix-huit ans qui devinait à peine ses angoisses. Elle n'a point de souvenirs actifs, elle pense, comme vous, que mon imagination fait beaucoup ; et sans doute elle n'ignore pas plus que vous que l'imagination *c'est le faux*. Mais je le crois, à son insu peut-être, elle commence à croire que c'est *l'autre* qui domine, et que *l'autre* restera le maître jusqu'au bout, parce qu'il est *le vrai*. Quoi qu'il en soit, je ferai tout au monde pour ne pas être importun, ni indiscret, ni effrayant ; je serai aussi réservé que possible, et peut-être en viendra-t-elle à se dire un jour dans le secret de son cœur : « Il serait dommage de n'être pas aimée ainsi. »

(A suivre.)

JULIEN TIERSOT.

## Le Tasse au théâtre de Monte-Carlo.

M. EUGÈNE D'HARCOURT.

Dans ce pays d'azur et d'or qui s'appelle Monte-Carlo, il semble qu'on soit transporté en un paradis moderne ; rien n'y manque, pas même la musique. Les anges qui président aux destinées de cet Eden avaient choisi pour cette année le *Tasse*, opéra de MM. Jules et Pierre Barbier, musique de M. Eugène d'Harcourt. Les anges sont éclectiques ; tantôt ils aiment la symphonie et ses célestes accords, tantôt ils préfèrent un opéra qui leur rappelle sans doute le bon vieux temps où les anges ne se mêlaient pas aux mortels et où les mortels étaient ravis de toutes les musiques, pourvu qu'elles fussent de la musique.

Aussi faut-il livrer à la postérité le nom d'un audacieux qui essaie encore à notre époque de descendre dans l'arène et dire à ses contemporains : « Je vous apporte la musique d'autrefois ; pour ne pas trop vous dépayser, il y aura ça et



là un petit sacrifice à vos goûts d'aujourd'hui ; mais comme je suis pour la tradition, je ne romprai pas avec la tradition. » Et M. d'Harcourt fit comme il le disait : il écrivit un opéra au vrai sens du mot.

Le sujet du *Tasse* n'était pas facile à traiter en opéra ; Benjamin Godard s'y était naguère escrimé et n'avait réussi qu'à donner une espèce de biographie musicale. Peut-être n'y a-t-il pas autre chose à chercher, puisque feu Jules Barbier et son fils Pierre Barbier n'ont pas fait autre chose qu'une vie du Tasse exprimée en versiculets lyriques se prêtant à de la musique. C'est ainsi que nous voyons naître l'amour du poète pour Eléonore d'Este dès la première rencontre des deux héros. Bien entendu cet amour ne va pas tout seul, sans quoi il n'y aurait pas d'opéra à faire : le Tasse a un rival dans le comte Molza, qui est ouvertement protégé par le frère de la princesse, le duc Alphonse. Le Tasse, qui est d'une sensibilité trop grande, croit qu'Eléonore ne l'aime pas et même le trompe ; sa tête se perd dans ce conflit, il insulte la malheureuse Eléonore, et on l'enferme à Sainte-Anne, un asile de fous, d'où il s'enfuit pour aller retrouver sa bien-aimée mourante. Il arrive à Rome, mais Eléonore est morte, et le Tasse entre au couvent de Saint-Onofrio (avant la première représentation, le Tasse mourait dans ce couvent, mais on a supprimé ce dénouement).

Ainsi qu'on le voit, les librettistes ne se sont pas attachés à décrire des caractères, à dégager la psychologie des personnages ; ils ont simplement voulu trouver un lien entre les principales phases de la vie du Tasse.

M. d'Harcourt a tiré le meilleur parti possible de ce livret qui ne présentait en somme pas d'intrigue, mais qui est un résumé de la vie du poète, un poème historique plus qu'un sujet d'opéra. M. d'Harcourt, comme je l'ai dit, a concilié dans son opéra l'ancienne musique avec la nouvelle. Sa partition coudoie sans cesse les systèmes musicaux éprouvés par cinquante ans de gloire consacrée et la déclamation lyrique de la jeune école. Ainsi il y a un air à variations pour baryton qui semble faire une opposition réelle à une scène fort bien traitée, au 4<sup>e</sup> acte, des lamentations du Tasse entrecoupées par les rires des fous. La page capitale est le duo de la fin du 3<sup>e</sup> acte entre le Tasse et Eléonore ; il ne manque pas d'inspiration.

Toutes les qualités musicales de M. d'Harcourt ont été rehaussées par une mise en scène somptueuse et par une interprétation de splendeur inusitée. M<sup>lle</sup> Grandjean, de l'Opéra, fait sonner sa belle voix dans le rôle de la Reine. M. Gaston Dubois (le Tasse) se joue à plaisir des casse-cous vocaux dont son rôle est hérissé. Noté est superbe de prestance et fait sonner généreusement sa voix si bien timbrée dans un rôle de brigand. M<sup>mes</sup> Deschamps-Jehin, Micaëly, MM. Fournets, Delmas, Dupeyron, complètent un ensemble comme aucun théâtre n'en peut rêver. L'orchestre est excellent sous la direction de M. Jehin.

Le *Tasse* a été, comme on le voit, féériquement encadré.

LOUIS SCHNEIDER.

### Informations.

CONSERVATOIRE DE MUSIQUE ET DE DÉCLAMATION. — Par suite du décès de M. Auguez, un emploi de professeur de chant se trouve vacant au Conservatoire national de Musique et de Déclamation.



Un délai de vingt jours a été accordé aux candidats pour se faire inscrire au Secrétariat du Conservatoire national, 15, faubourg Poissonnière, pour l'obtention de cet emploi (*Journal officiel* du 5 février).

— Le prix Ponsin, consistant en une somme de 435 francs et destiné à encourager l'élève-femme la plus méritante des classes de déclamation dramatique au Conservatoire national, a été décerné, pour l'année 1903, à M<sup>lle</sup> Chesnel, 1<sup>er</sup> accessit de comédie en 1901.

— La *Société des Concerts* du Conservatoire national donnera quatre séances pendant le mois de mars. Ces séances auront lieu les dimanches 8, 15, 22 et 29 du mois.

ECOLES NATIONALES DE MUSIQUE DES DÉPARTEMENTS. — *Nîmes*. — Une classe d'alto et une classe de harpe ont été récemment créées à l'Ecole nationale de musique de Nîmes. — M. Courtat a été nommé professeur de la classe d'alto.

*Douai*. — Un nouveau cours de violon et une classe de solfège ont été institués à l'Ecole nationale de musique de Douai.

*Nantes*. — Par arrêté préfectoral du 5 février 1903, M. George dit Amalou a été nommé professeur titulaire de la classe d'orchestre à l'Ecole de musique de Nantes, succursale du Conservatoire.

*Palmes académiques*. — Parmi les récentes nominations d'officiers de l'Instruction publique et d'Académie, nous relevons, dans le personnel enseignant des Ecoles nationales de musique, les noms suivants :

*Officiers de l'Instruction publique :*

MM.	Berny Joseph,	professeur à l'Ecole nationale de musique de	Toulouse.
	Grouanne Remy,	— — —	Rennes.
	Doumens,	— — —	Perpignan.
	Quesnay Alfred,	— — —	Lille.
	Seiglet Victor	— — —	Lille.
M <sup>mes</sup>	Français-Delarrequa,	— — —	Lille.
	Mauvernay,	— — —	Lyon.
	Tempviré,	— — —	Angoulême.

*Officiers d'Académie :*

MM.	Slaweck,	professeur à l'Ecole nationale de musique de	Chambéry.
	Du Sancey Emile,	— — —	Caen.
	Peyriguère Edouard,	— — —	Tours.
	Gillet Albert,	— — —	Douai.
	Ribiollet Paul,	— — —	Lille.
	Ducos Emile,	— — —	Rennes.
	Defossez Ernest,	— — —	Dijon.
	Couard,	— — —	Lyon.
MM <sup>mes</sup>	Bernard Julie,	— — —	Lyon.
	Bacquié	— — —	Toulouse.

Ajoutons à cette liste le nom de M. Chevillard, directeur des Concerts Lamoureux, qui vient d'être promu officier de l'Instruction publique.



Rennes. — A la suite d'un récent concours qui a eu lieu à Rennes, M. Robert a été nommé professeur de flûte à l'Ecole nationale de musique de cette ville.

CONSERVATOIRE. — EXERCICES DES ÉLÈVES. — L'examen du 3 février, auquel nous avons assisté, nous a paru satisfaisant ; mais les doléances que nous avons déjà formulées n'ont encore rien perdu de leur à-propos. *Trop de « vibrato » !* Ne cesserons-nous jamais de le répéter aux jeunes virtuoses ? Ce *vibrato* est certainement insupportable, quand un seul instrument joue avec le piano, mais il devient tout à fait pénible dans le quatuor. Quatre instruments « vibrant » à la fois jouent nécessairement faux. Sauf cette réserve, l'exécution a été bonne. Le quatuor à cordes de Mendelssohn a valu aux musiciens les félicitations du jury, composé de MM. Th. Dubois, président, Gastinel, Weckerlin, Pfeiffer, Bourgault-Ducoudray, Bourgeat, secrétaire.

Voici le programme complet de cet intéressant examen, il peut servir de memento pour quelques notions d'histoire musicale :

*Examen du 3 février 1903.*

MUSIQUE DE CHAMBRE, ORDRE CHRONOLOGIQUE.

RAMEAU [1683-1764]. . .	<b>Pièces en Trio.</b> Piano, flûte et violoncelle.
HAENDEL [1685-1759]. . .	<b>Sonate en ré.</b> Piano et violon.
J.-Séb. BACH [1685-1750]. . .	<b>Trio en ut.</b> 2 violons et piano.
Ph.-Em. BACH [1714-1788].	<b>Sonate.</b> Violoncelle et piano.
HAYDN [1732-1809]. . . .	<b>Hymne</b> pour instruments à cordes.
BOCCHERINI [1740-1805]. .	<b>Sonate en la.</b> Violoncelle et piano.
MOZART [1756-1791]. . .	<b>Quatuor en sol mineur.</b> Piano et cordes.
	<b>Trio.</b> Violon, alto et piano.
	<b>Quintette.</b> Instruments à vent et piano.
BEETHOVEN [1770-1827]. .	<b>Sonate en ut mineur.</b> Piano et violon.
	<b>Sonate n° 4 (op. 102).</b> Violoncelle et piano.
	<b>Sonate (à Kreutzer).</b> Piano et violon.
WEBER [1786-1826]. . . .	<b>Grand Duo.</b> Clarinette et piano.
SCHUBERT [1797-1828]. . .	<b>Trio en si b.</b> Piano, violon et violoncelle.
MENDELSSOHN [1809-1847].	<b>2<sup>e</sup> Quatuor</b> à cordes.
SCHUMANN [1810-1856]. . .	<b>2<sup>e</sup> Trio (en fa).</b> Piano et cordes.
C. FRANCK [1822-1890]. . .	<b>Sonate.</b> Piano et violon.
LALO (Ed.) [1823-1890]. . .	<b>3<sup>e</sup> Trio.</b> Piano et cordes.
RUBINSTEIN (A.) [1830-1894].	<b>Sonate.</b> Alto et piano.
BRAHMS [1833-1897]. . . .	<b>Quintette en fa mineur.</b> Piano et cordes.
SAINT-SAËNS [1835] . . . .	<b>1<sup>er</sup> Trio (en fa).</b> Piano et cordes.
GRIEG [1843]. . . . .	<b>Sonate.</b> Piano et violon.
B. GODARD [1849-1895]. . .	<b>2<sup>e</sup> Trio.</b> Piano et cordes.

— Teresa Carreño, la grande pianiste dont les Parisiens se rappellent les triomphes, entreprend une tournée en France et en Espagne, sous les auspices de MM. Toledo et C°. Elle se fera entendre à Paris les 16 et 19 mars à la salle Aeolian. Le grand talent de Teresa Carreño s'affirmera une fois de plus, et nous sommes heureux de pouvoir remercier MM. Toledo de leur initiative.

On nous assure que l'on peut dès à présent retenir ses places en s'adressant à M. l'Administrateur de la Salle Aeolian, 32, avenue de l'Opéra.



— Notre collaborateur et ami Louis Schneider a lu récemment à M. Albert Carré, directeur de l'Opéra-Comique, une traduction qu'il a faite de l'*Homme de l'Evangile* (*Der Evangelimann*), drame lyrique en deux actes et trois tableaux, paroles et musique de M. Wilhem Kienzl. L'*Homme de l'Evangile* a été reçu à l'Opéra-Comique. C'est une œuvre très poignante, très attachante, et dont le succès est très grand depuis quelques années en Allemagne et en Autriche.

---

### Les Concerts.

CONCERTS DU CONSERVATOIRE. — La *Symphonie en ré mineur* de César Franck, inscrite au programme du 11<sup>e</sup> concert (15 févr.), a été exécutée d'une façon *parfaite*. Nous ne sommes pas prodiges de ce qualificatif; mais jamais il ne nous parut mieux mérité. M. Tiersot a donné du chef-d'œuvre de Franck une brève analyse que nous aimons à citer ici :

« La *Symphonie en ré mineur* est une des dernières compositions de César Franck; elle fut exécutée pour la première fois par la Société des Concerts, le 17 février 1889, date qui précède d'un peu plus d'une année la mort du maître, survenue en novembre 1890.

« Cette œuvre, dans ses grandes lignes, a conservé les divisions caractéristiques de la symphonie classique; mais les développements sont d'une plus grande liberté.

« Le premier morceau commence par une introduction lente et grave dont le dessin initial, en s'animant, devient le thème de l'*allegro*. Après une brève exposition de ce mouvement, le *lento* est repris, dans un autre ton, et se relie de nouveau à l'*allegro non troppo*, qui, définitivement établi, forme la partie principale du morceau. Trois principaux thèmes, dans la texture desquels on remarque en maint endroit l'emploi de ce chromatisme si particulier au génie de César Franck, s'y développent tour à tour. Puis le thème de l'introduction lente intervient une dernière fois, traité en canon, avec toutes les forces de l'orchestre; enfin l'*allegro* s'impose définitivement; sa reprise conduit rapidement à la conclusion.. »

Au même concert, le *Concerto en ré* pour violon, de Beethoven (1806), a valu un brillant succès à M. Lucien Capet, lauréat, il y a quelques années, du Conservatoire de Paris, aujourd'hui professeur, nous affirme-t-on, à Bordeaux. Nous ne saurions trop louer la netteté et la justesse impeccable de son jeu, la variété et la couleur de son style, la souplesse et la facilité de son archet. Dans le premier morceau, on eût pu souhaiter une sonorité plus grande; peut-être le jeune artiste ne se sentait-il pas en contact suffisant avec le public. M. Capet s'est vite ressaisi; à l'encontre de certains virtuoses, il sait varier ses procédés: il « vibre » dans les phrases de sonorité soutenue; ailleurs il se contente des notes franches, claires et perlées. Trois rappels — de la part d'un auditoire difficile! — lui ont prouvé que son grand talent était apprécié.

Le motet de Haydn, *Tenebræ factæ sunt*, le chœur de Schumann, *Ferme les yeux* (1846), et l'ouverture d'*Arteveld* par Ernest Guiraud (1874) ont complété le programme de ce très beau concert.



SALLE HUMBERT DE ROMANS. — 25 janvier. — Le programme, que l'on pourrait livrer aux méditations de chefs d'orchestre plus anciens dans la carrière que M. Victor Charpentier, comprenait le ballet des *Indes galantes*, de Rameau, revu, pour l'orchestration, par M. Paul Dukas, une très élégante *Berceuse* de G. Fauré pour violon (M. Pierre Wolf s'y distingue), la *Procession* de César Franck, et deux petites pièces de V. d'Indy, dont l'une (*Sérénade*) a été publiée, pour piano, dans cette Revue (juillet 1902) ; nous avons eu le plaisir d'y reconnaître une entrée de basson que nous faisons pressentir : la musique bien écrite porte en elle-même son orchestration. La *Symphonie en ut mineur* de Saint Saëns terminait cet intéressant concert, et a été rendue avec beaucoup de chaleur et de vigueur, qualités bien préférables à cette froide et minutieuse correction pour laquelle d'autres s'évertuent. L. L.

CONCERTS COLONNE. — 25 janvier. — La deuxième *Symphonie, en mi mineur*, de M. Henri Rabaud, sous la direction de l'auteur, remporte un assez vif succès. Elle a un grand mérite, surtout le style, qui est ferme, clair et classique, — un peu trop classique pour mon goût : il faut devenir classique, il ne faut pas l'être. (Je me demande même parfois si une œuvre ne commence pas à devenir classique au moment précis où sa vie commence à se refroidir pour nous.) La symphonie de M. Rabaud évoque le souvenir de Mendelssohn. Il est juste d'ajouter qu'elle fut écrite, il y a déjà sept ans, quand il était élève de la villa Médicis ; et dans ces conditions, elle est de tout point remarquable. Le premier morceau me semble de beaucoup le plus intéressant.

M. Colonne a institué un concours entre Berlioz et Liszt. On sent de quel côté penchent ses sympathies ; et il est difficile de ne pas les partager, quand on voit les deux maîtres aux prises dans la *Marche de Rakoczy*. Celle de Liszt a quelques curiosités orchestrales ; mais elle manque d'unité, et paraît déplorablement vide, auprès de celle de Berlioz. Elle semble même beaucoup moins hongroise.

Tandis que chez M. Chevillard les tempêtes se déchaînent autour des concertos, M. Colonne inflige paisiblement à son public bon enfant un *concerto pour harpe* de M. Pierné. L'idée de ce sport musical m'a paru si burlesque, que je n'ai pas le courage d'en vouloir à l'auteur, que j'estime. Je n'ai jamais entendu autant de notes à l'heure (ou — Dieu soit loué ! — à la demi-heure). C'est un record.

1<sup>er</sup> février. — *Faust*, de Schumann. — M. Colonne a fait là un effort intéressant et méritoire. Je n'ose pas dire l'ennui que l'œuvre m'a causé. Je ne crois pas que M. Colonne lui donne bien le style qui convient ; il l'alourdit, et, comme toujours (c'est mon éternel refrain), il lui imprime une froide correction classique : l'ouverture surtout en a pâti. Mais la partition même est vraiment d'une inégalité excessive. L'orchestre est terne et pâteux. Il y a des fautes de goût révoltantes : la scène de l'église est du mélodrame criard. Quant au rôle de Faust, j'admire ceux qui reconnaissent dans cette noblesse pompeuse et monotone la vraie pensée de Goethe. (Au reste, il ne faut s'étonner de rien : Goethe ne rêvait-il pas, dit-on, pour son *Faust*, de la collaboration musicale de Meyerbeer !) — Quelques moments, très courts, de profonde émotion, comme les premières paroles de Faust aveugle, et la fin de la scène de la mort. Quelques pages exquises, comme le « lever du soleil », et le chœur des enfants bienheureux. Mais on sent à l'excès dans cette œuvre ces rythmes saccadés et monotones,



qui s'accroissent d'une façon de plus en plus maladive dans les dernières compositions de Schumann. Dans ses premières œuvres, cette maigreur gracile et raide a un charme adolescent ; mais plus tard, elle prend quelque chose d'automatique et d'un peu caricaturesque ; et cela est douloureux à qui aime, ou a aimé Schumann. — M<sup>me</sup> Hugues de Montalant, M<sup>lle</sup> Julie Cahun et M. Paul Daraux ont été très applaudis. J'ai surtout goûté la voix de M<sup>lle</sup> Mathieu d'Ancy et de M. Jan Reder, qui a chanté avec un art exquis le rôle difficile du Docteur Marianus.

ROMAIN ROLLAND.

CONCERTS LAMOUREUX. — 1<sup>er</sup> février. — Audition de la *Symphonie avec chœurs* de Beethoven. Sans prendre trop au sérieux le programme distribué à l'entrée, disons qu'il s'accompagne d'un commentaire fâcheux. M. Wilder nous révèle qu'il a « éclairé d'une lumière subite la pensée de Schiller et illuminé d'un éclat inattendu la conception de Beethoven ». L'ode à la joie de Schiller devient, par une simple substitution de mots, une ode à la liberté. On nous apprend que la symphonie de Beethoven renfermait un mystère inexpiqué encore et dont nous aurons désormais la clef. Regrettons que cette traduction médiocre n'ait pas même l'excuse d'être une traduction littérale et s'imaginer éclaircir la musique qu'elle trahit. Quelle singulière audace de travestir aussi légèrement en une cantate à la gloire de Brutus, en une œuvre de polémique, cet hymne sublime à la joie, où sonnent les éclats du rire humain et d'une ivresse surhumaine, ce chant divin qui monte et s'épanouit en une allégresse toujours plus haute et plus sereine ! M. Chevillard n'a pas pris avec la pensée de Beethoven les mêmes libertés que son traducteur — il en a pris quelques autres. Le finale a été vivement conduit, avec netteté et avec chaleur. Mais, dans l'ensemble, une exécution toujours soignée d'ailleurs et correcte, n'a pu rendre le mouvement immense et multiple de l'œuvre. L'allegro, « un poco maestoso », est trop précipité. Le scherzo, par contre, est trop lent et trop durement rythmé. Cette interprétation, si c'en est une, a le tort de sacrifier à une correction uniforme et sans vie les contrastes, les brusqueries, voire les disparates de l'œuvre.

JOSEPH TRILLAT.

8 février. — CONCERT WEINGARTNER. — Enthousiasme moins grand qu'aux précédents voyages du célèbre *capellmeister*. Le choix de son programme a d'ailleurs été moins heureux. Son tempérament volontaire, intelligent et raide, excelle surtout à diriger les œuvres d'un caractère dramatique ; et rien ne vaut pour mon goût ses interprétations des ouvertures de Gluck. Mais, des symphonies de Beethoven, la *Pastorale* est peut-être celle qui lui convient le moins ; et, médiocrement secondé par un orchestre que ses mouvements semblaient étonner un peu, il en a mal rendu la poésie sereine. — Trois mélodies de M. Weingartner, chantées par M<sup>me</sup> Raunay, et une *Fantaisie symphonique* de M. Chevillard, qui est curieusement écrite, n'ont pas conquis le public. — M. Weingartner n'a donné toute sa mesure que dans le *Mazeppa* de Liszt, qui ne manque pas de grandeur, de vulgarité, de vérité, de convention, d'inspiration et de niaiserie. On y voit Liszt tout entier : un homme qui eut du génie, mais qui n'eut pas le courage de le défendre du monde.

R. R.

15 février. — Très intelligente interprétation de la *Faust-Symphonie* de Liszt, où l'on reconnaît avec plaisir des motifs de la *Tétralogie* et des effets d'orchestre plus modernes encore.



— Au Conservatoire de Nancy était exécutée le 15 février, sous la direction de M. Guy Ropartz, la *Légende de sainte Elisabeth* de Fr. Liszt (première audition).

— Le 17 février, M. Raymond Marthe donnait un concert à la salle Pleyel, avec le concours de M<sup>mes</sup> Monteux-Barrière et Max, de MM. Levadé, Brun et Monteux. M. Marthe est un excellent professeur et un virtuose accompli, et mieux qu'un virtuose : un musicien intelligent et sérieux, qui dédaigne les vains attendrissements où se complaisent trop de violoncellistes.

Le 3<sup>e</sup> *trio* de Schumann a été joué dans un sentiment profond et recueilli, le *Concerto* de Lalo avec une émotion plus expansive. Les tours de force de la sonate de Haydn, transcrite par Piatti, n'ont pas empêché une exquise élégance. Et le quatuor de Fauré, d'une mélancolie si délicate, a été admirablement rendu. Ce fut un très beau concert.

— Le 19 février, M<sup>lle</sup> Paule Bernard, élève de M. André Wormser, a fait entendre, à la salle Lemoine, la *Sonate en ré mineur* de Schumann et diverses œuvres de Bach, Liszt, Scarlatti, Chopin, et de son maître. M<sup>lle</sup> Bernard a le jeu vigoureux et sûr, et doit donner d'excellentes leçons.

### Notes bibliographiques.

#### MUSIQUE RUSSE.

La Russie a aujourd'hui une école de musique originale et forte, que nous commençons à bien connaître ; il suffit de citer des noms comme ceux de Balakirev, Dargomijsky, Rimsky-Korsakov ou Moussorgsky, pour que le souvenir de telle œuvre symphonique aux rythmes captivants, aux sonorités neuves, s'éveille en notre esprit. Mais le drame musical russe n'a guère franchi les frontières de l'empire où l'enchaîne sa langue. Il est digne cependant de toute l'attention des musiciens, par le puissant effort de création qu'il révèle, et son caractère fortement national. En attendant des adaptations que nous voulons espérer prochaines, on peut en étudier l'histoire dans les 6 partitions suivantes :

GLINKA, *La Vie pour le Tsar* (*Ivan Soussanine*), représenté pour la première fois le 9 décembre 1836 à Pétersbourg, avec un succès triomphal : c'est le premier essai d'opéra russe (partition française chez Durdilly).

SEROW, *La Force maligne* (*Vraja sila*), œuvre posthume, représentée l'année même de la mort de l'auteur (1871).

DARGOMIJSKY, *Le Convive de pierre* (*Kamennyi Gost*), œuvre posthume également, orchestrée par Rimsky-Korsakov et représentée en 1872.

MOUSSORGSKY, *Boris Godounov*, représenté en 1874 (Bessel, éditeur).

RIMSKY-KORSAKOV, *Sniegourootchka* (diminutif de *Sniegourka*, *Fée des Neiges*), 1882 (Bessel, éditeur).

BORODINE, *Le Prince Igor*, terminé par Glazounow et Rimsky-Korsakov, 1890, (Bélaïev, éditeur).

On voit que plusieurs de ces opéras ont été pieusement recueillis et mis au point après la mort du compositeur : on sait en effet quelle étroite amitié unit les maîtres russes.

Nous devons tous ces renseignements à l'extrême obligeance de M. Alfred Bruneau, l'homme de France qui connaît le mieux aujourd'hui la musique russe.



Cette année, *mes crises* (pour ne pas dire comme le garde-malade d'Albert, quand il était indisposé : *la cerise de Monsieur*), cette année donc mes crises sont rares, malgré le dur hiver. Je n'ai pas encore vu M<sup>me</sup> Ryszczewska. M<sup>me</sup> Delphine Potocka, que j'aime énormément, vous le savez, devait venir avec elle chez moi, mais elle est partie pour Nice il y a quelques jours. Avant son départ j'ai joué chez moi, pour elle, ma sonate (1) avec Franchomme. J'avais aussi le même soir le prince et la princesse Czartoryski et la princesse de Würtemberg (2) ainsi que M<sup>me</sup> S[and] ; il faisait une agréable chaleur ce soir-là chez moi.

En ce moment Franch[omme] m'apporte une loge pour le concert de demain au Conservatoire ; il fait saluer les Iedrzejewicz. Pauvre ami ! ses trois enfants sont gravement malades de la rougeole. Voilà une misère qui ne peut pas m'atteindre. Nowak[owski] est peut-être déjà de retour chez vous. Franchomme, qui le rencontrait souvent chez moi, le tenait pour un franc imbécile, depuis le jour où il refusa d'assister à une soirée chez Legouvé, où il aurait pu rencontrer une foule de savants du monde entier, voir de près et entendre Lablache et bien d'autres. Ce Nowak est un très honnête homme, mais quel franc nigaud ! En voici un exemple. Il avait une lettre pour Janin ; quelques jours avant son départ il m'en parle ; je lui dis qu'il est trop tard, mais le soir même je le conduis chez Gavard, où était Janin ; je veux le présenter, il ne veut pas. Quelques jours après il vient chez moi, et me dit qu'il a remis la lettre à Janin, que celui-ci écrira sur lui un article ; mais il ajoute que Janin me fait prier de lui écrire ce qu'il doit insérer sur ses compositions, et de le lui envoyer le jour même avant 4 heures. Je ne pouvais rien comprendre à tout cela. Je demande à Nowak avec qui il a été chez Janin. Il me répond qu'il y a été avec le rédacteur du *Courrier*, l'ami intime de Janin. Comme je connais le rédacteur en chef du *Courrier*, Durieu, je lui demande si c'est celui-là : « Non, me dit-il, c'est un autre nom, que je n'ai jamais de ma vie entendu. » Quant à moi, je pense que c'est peut-être un ami intime de Janin ; je dis donc à Nowak de venir le lendemain matin chez moi et que nous irons ensemble chez Janin pour savoir de lui ce qu'il me veut. Je me fais conduire le lendemain chez Janin, qui me reçoit le mieux du monde, lui et sa femme, et je prends pour prétexte que je suis venu le remercier de la bonne réception qu'il a faite à mon compatriote. A cela il m'avoue avoir dit à Nowak : qu'un *petit mot de Chopin suffirait* pour le recommander à lui, — et *imaginez-vous*, ajouta-t-il, *il se fait présenter par un imbécile dont je ne sais même pas le nom* ; donc cet ami intime était celui dont Janin ne connaissait pas le nom ! Nous avons ri tous les deux du bon Nowak, et dans ce petit mot qu'on lui demandait de moi, il avait vu *tout un article*. Le brave homme ne comprend pas un mot de français, excepté : *garçon, café, bougie, cocher, dîner, jolie mademoiselle, bon musique*. Comme Cichocki avec son petit poêle, lui aussi a passé son temps ici avec je ne sais quel meuble ; vers la fin je devais l'envoyer chercher pour le voir. Grâce à mon intervention on imprime à Paris ses études, qui me sont dédiées. Cette publication est tout au monde pour lui, et il est content d'être imprimé. Il est trop vieux pour apprendre quelque chose de nouveau, ou pour mettre de l'ordre dans ses idées. Il est bon ; ce qu'il mord, il le mange ; je l'aime tel qu'il est, et

(1) C'est la sonate pour piano et violoncelle dont il a déjà été question.

(2) La princesse de Würtemberg, née princesse Czartoryska.



aussi parce que c'est une très ancienne connaissance. Pourtant j'oubliais qu'il y a encore chez nous beaucoup de gens comme lui qui vivent sans savoir comment, ni pourquoi, ni de quoi. Nowak nous aime tous comme il peut, aussi lui suis-je venu en aide comme j'ai pu. J'ai souvent frappé à cette âme, mais il n'y avait personne, et sa perruque (celle que Durand lui a faite) recouvre un grand vide ; il le sait et le sent lui-même ; mais aussi où et comment a-t-il été élevé ? J'exigeais trop de lui, car je ne pouvais le séparer de votre souvenir. Il m'a rendu les *Chansons populaires* de Kolberg (1) ; ses intentions sont bonnes, ses épaules trop étroites. Souvent, en voyant de pareilles choses, je pense qu'il vaudrait mieux ne rien faire, car un travail si pénible rend la tâche plus difficile au génie qui, un jour, débrouillera la vérité ; et jusqu'à ce que ce moment arrive, toutes ces beautés seront fardées, auront des nez artificiels et des jambes coupées, ou marcheront sur des échasses et seront la risée de tous ceux qui les regarderont de trop près.

Je vous ai raconté un tas de choses inutiles, mais il y a huit jours de cela. Aujourd'hui me voilà de nouveau seul à Paris. Hier, M<sup>me</sup> S[and] est partie avec Solange, cette cousine, vous savez, et Luce ; puis trois jours encore se sont écoulés. J'ai déjà reçu hier une lettre de la campagne ; ils sont tous bien portants et gais, mais ils ont de la pluie, comme nous ici. L'Exposition annuelle des tableaux et de la sculpture est ouverte depuis quelques semaines, mais il n'y a rien de très important fait par les maîtres connus ; cependant de nouveaux talents très réels se sont révélés, ce sont : d'abord un sculpteur, qui expose depuis deux ans à peine, il s'appelle Clésinger (2) ; puis le peintre Couture, dont l'immense tableau, représentant un festin à Rome, à l'époque de la décadence, attire l'attention universelle. Retenez bien le nom du sculpteur : je vous en parlerai, je crois, souvent, car il a été présenté à M<sup>me</sup> S[and] avant son départ et a fait son buste, ainsi que celui de Solange ; tout le monde les admire énormément ; ils seront sans doute exposés l'année prochaine.

Voici la quatrième fois aujourd'hui que je reprends ma lettre ; nous sommes le 15 avril, et je ne sais si je la terminerai, parce que je dois aller tantôt chez Scheffer, où je pose pour mon portrait (3), et donner cinq leçons. Je vous ai parlé de l'Exposition, maintenant venons-en à la musique. Le *Christophe Colomb* de David a eu presque autant de succès jusqu'à présent que le *Désert*. Je ne l'ai pas encore entendu, quoiqu'il ait eu trois représentations, et rien ne m'y attire. Un de ces petits jeunes gens qui cherchent encore leurs mots disait : *on a crié bis, on a crié ter* (terre). La quatrième partie, qui renferme les chants indiens, est très belle, dit-on. Vieuxtemps a donné hier son second concert ; je n'ai pu y aller, mais Franchomme vient de me dire qu'il a admirablement joué et que son nouveau concerto est superbe. Vieuxtemps est venu chez moi avant-hier avec sa femme, je lui ai joué pour la première fois. Hier, chez les Léo, après dîner,

(1) Oscar Kolberg, *Chansons populaires polonaises*, publiées à Posen, par Zupanski ; elles renferment à peu près 100 chansons des différentes contrées de la Pologne, pour lesquelles Kolberg a composé lui-même l'accompagnement.

(2) Clésinger épousa la même année Solange, fille de M<sup>me</sup> Sand. Ce fut lui qui sculpta le monument de Chopin au Père-Lachaise.

(3) Ce portrait, peint par Ary Scheffer, devint après la mort de Chopin la propriété de sa sœur, Isabelle Barcinska ; il fut brûlé avec beaucoup d'autres souvenirs, lors du pillage du palais Zamoysky. Heureusement il est resté de ce portrait une copie due au pinceau de Stanislas Stattler ; elle se trouve à Cracovie, au musée Czartoryski.



on m'a placé à une table pour me montrer l'album d'un peintre qui a voyagé 16 ans en Amérique, et je n'ai pu m'en arracher. Quelles admirables choses ! Mais il y en avait trop à la fois ; sans cela je serais allé au concert de Vieuxtemps. Pour demain on promet aux Italiens un théâtre espagnol. Une troupe espagnole est arrivée et doit jouer aujourd'hui à la cour. La reine douairière d'Espagne, Christine, est ici. Aujourd'hui, avant les Espagnols, M<sup>lle</sup> Rachel va jouer à la cour *Athalie*, dans laquelle elle est, dit-on, merveilleuse ; je ne l'ai pas encore vue. On donne *Athalie* avec les chœurs de Gossec. Gossec était un compositeur français connu et estimé à la fin du siècle dernier. Dans les derniers temps on a joué comme finale dans les chœurs d'*Athalie* les magnifiques chœurs de la *Création du monde*, de Haydn. Gossec, entendant un jour ces chœurs (c'était il y a 34 ans, il était donc bien vieux alors), dit dans toute sa naïveté : « Je n'ai aucun souvenir d'avoir écrit cela. » On le crut facilement.

J'envoie à Louise une petite lettre de M<sup>lle</sup> de Rozières, mais aucune de M<sup>me</sup> S[and], elle se pressait trop à partir. Je viens encore de recevoir des nouvelles de Nohant : on se porte bien et on change de nouveau l'arrangement de la maison ; on aime à changer, à arranger. Luce, qui était partie d'ici avec eux, a été renvoyée dès son arrivée, d'après ce qu'on m'écrit, de sorte qu'il ne reste plus un seul des anciens serviteurs que les Iedrzejewicz ont vus. Le vieux jardinier qui, pendant quarante ans, a servi la famille, puis Françoise, qui y est restée 18 ans, et maintenant Luce, qui y est née et qui a été portée au baptême avec Solange, dans le même berceau : tous sont restés jusqu'au moment où est entrée dans la maison cette cousine qui compte sur Maurice, tandis que celui-ci profite d'elle. Que ceci reste entre nous.

Il est 11 heures. M<sup>lle</sup> de Rozières vient de venir, elle se chauffe devant la cheminée et s'étonne que ma lettre ne soit pas encore partie. Elle gémit sur la vieillesse de sa lettre et veut en écrire une autre. Encore une fois j'ai été dérangé en écrivant, et la journée est passée. Donc hier j'ai été chez Scheffer, d'où j'ai fait une visite à Delacroix ; en revanche j'ai donné moins de leçons. Pour le dîner je n'ai pas voulu m'habiller ; le soir j'ai préludé et chantonné des chansons vistuliennes. Je me suis réveillé ce matin à 7 heures ; mon élève Gutmann est venu me demander de ne pas oublier sa soirée d'aujourd'hui ; Durand est venu aussi et on a apporté le chocolat. Mon chocolat me vient de Bordeaux, où on le fait exprès pour moi, sans aucun arôme, dans une maison privée, chez une cousine de mes charmantes élèves, qui me nourrit de ce chocolat.

Nous avons encore eu ce matin une petite gelée, par bonheur très petite et probablement peu nuisible pour les récoltes, dont on espère beaucoup cette année. Le blé est extrêmement cher, comme vous savez, et il y a une grande misère, malgré l'inépuisable charité. M<sup>me</sup> S[and], comme vous avez pu le remarquer, fait beaucoup de bien dans le village et dans les environs, et c'est une des dix causes pour lesquelles, sans compter le mariage rompu de sa fille, elle a, cet hiver, quitté sitôt la ville. Son dernier ouvrage publié est *Lucrezia Floriani* (1). Dans quatre mois la *Presse* publiera son nouveau roman intitulé

(1) Dans le roman *Lucrezia Floriani*, G. Sand peint le prince Charles, auquel elle prête beaucoup des traits du caractère de Chopin. Il paraît qu'elle voulut de cette manière faire comprendre à Chopin que des relations avec un homme dont la santé était détruite devenaient un fardeau pour elle, et qu'elle serait bien aise qu'il donnât sa démission. G. Sand nie énergiquement, dans l'*Histoire de ma vie*, avoir voulu peindre Chopin dans le prince Charles. Cependant, Liszt et



(jusqu'à présent) *Piccinino*, ce qui signifie « petit ». L'action se passe en Sicile. Il y a là beaucoup de belles choses. Je ne doute pas qu'il plaise mieux à Louise que *Lucrece*, qui a excité ici moins d'enthousiasme que les autres. *Piccinino* est un sobriquet donné à un bandit de Sicile, à cause de sa taille. Ce roman renferme de beaux caractères de femmes et d'hommes, beaucoup de naturel et de poésie ; je me rappelle avec quel plaisir j'en ai écouté la lecture. Maintenant encore mon hôtesse écrit quelque chose de nouveau, mais à Paris elle n'a pas eu un moment de tranquillité.

Trois jours encore viennent de s'écouler, nous voilà au 18. Hier j'ai dû donner sept leçons, quelques-unes à des personnes sur le point de partir. Le soir, au lieu de m'habiller et de me faire conduire au faubourg Saint-Germain, je suis allé avec *Alkan* (1) voir Arnal au Vaudeville, dans la nouvelle pièce de M. Duvert : « Ce que femme veut.... Arnal, amusant comme toujours, raconte au public les aventures qui lui sont arrivées dans le train, pour n'avoir pu en descendre dans un pressant besoin jusqu'à Orléans. Il n'y a pas là un seul mot indécent, tout le monde comprend, et on rit à se tordre. Une fois, dit-il, on s'arrêta et il voulut descendre ; mais on lui dit qu'on s'arrêtait « *pour prendre de l'eau pour la machine, et cela n'était pas son affaire du tout* », et ainsi de suite.

Nous voici au 19. Hier j'ai été interrompu par une lettre de Nohant. M<sup>me</sup> S[and] m'écrivait qu'elle arrivera à la fin du mois prochain et qu'il faudra l'attendre. Probablement l'affaire du mariage de Sol avance, mais non plus avec celui dont je vous ai parlé. Que Dieu leur accorde tous ses dons. Dans cette dernière lettre ils étaient tous d'excellente humeur, j'ai donc bon espoir. Si quelqu'un est digne de bonheur, c'est bien M<sup>me</sup> S[and]. En ce moment Turczynowicz m'apporte les chants religieux de Stefani (2), mais je ne peux le voir avant son départ, vu qu'il part aujourd'hui. Je lui ai envoyé un mot de remerciement qu'il m'a demandé par écrit. Si vous rencontrez Stefani quelque part, remerciez-le encore, ainsi que Kolberg, pour son minutieux travail. Je finis ma lettre pour donner une leçon à la jeune M<sup>me</sup> Rothschild, puis une seconde à une Marseillaise, puis à une Anglaise, puis à une Suédoise ; ensuite je dois recevoir à 5 heures une famille de la Nouvelle-Orléans qui m'a été recommandée par Pleyel. Après cela j'irai dîner chez Léo, puis à une soirée chez les Perthuis, et enfin me coucher si c'est possible. Je vous embrasse tous. Je suppose que Nowak est déjà arrivé. Wernik (3) se porte bien ; nous commençons, paraît-il, à apprendre un peu. Embrassez Titus et parlez-moi de lui, et aussi de Dresde. Laure n'est pas ici ; elle m'a écrit de Dresde, la chère âme. Méry m'a écrit de Rome ; il part pour Hyères, où se trouve Sophie Roseng[art], qui est assez bien portante et heureuse : c'est ce qu'on m'a écrit. J'embrasse très tendrement ma petite mère et vous tous.

beaucoup de contemporains considèrent ce fait comme irréfutable. Le calme avec lequel Chopin parle de ce roman dans ses lettres est étonnant. N'a-t-il pas remarqué la ressemblance entre le prince et lui, ou a-t-il voulu garder pour lui seul la goutte d'amertume que G. Sand laissa tomber dans leur coupe jusqu'au moment où celle-ci se brisa, en automne 1847 ?

(1) Charles-Valentin Alkan, pianiste et compositeur (1813-1888).

(2) Joseph Stefani, compositeur polonais, né à Varsovie en 1800. Il a écrit toute une série de ballets, entre autres les *Noces d'Ojcow*, qu'on joue encore aujourd'hui.

(3) Casimir Wernik, pianiste, élève de Chopin, né à Varsovie en 1828, mort à Pétersbourg en 1859.



P. S. — Jean m'a écrit qu'il est bien portant, mais, mais ! Qu'il pense sérieusement à se mettre à l'ouvrage, et à ne compter que sur ses forces. J'oublie beaucoup de choses qui pourraient vous intéresser, et j'en écris qui sont peu intéressantes ; mais pardonnez-moi, je n'ai pas toujours la tête également disposée ; je suis décidé à envoyer aujourd'hui cette lettre éternelle, contentez-vous donc de la nouvelle que je suis bien portant et que le soleil luit pour la première fois depuis 8 jours.

---

## LETTRE X

*A Louise !*

Une de mes anciennes lettres commencée et non brûlée.

[Paris] jour de Noël, 1847.

MES ENFANTS BIEN-AIMÉS,

Je ne vous ai pas répondu immédiatement parce que je suis horriblement occupé. Du reste, M<sup>lle</sup> de Rozières vous a répondu aussitôt pour vous dire que je me porte bien et que j'ai de la besogne jusqu'aux oreilles. Je vous remercie pour le petit buste de mon filleul. Il a une physionomie géniale, mais celui qui l'a fait est sans doute très ordinaire, et il a, malgré lui, laissé son cachet sur l'œuvre. Je vous ai envoyé par le chambellan Walewski un petit « *Ladys Companion* » pour Louise, il est offert par ma bonne Ecossaise (1). Maintenant je vous expédie, par la voie ordinaire, des gravures de nouvel an. Gavard m'a donné pour Louise des dessins dont la moitié, depuis longtemps, attend chez moi l'occasion d'être envoyée. Je les porterai moi-même un jour. Que Louise le remercie si elle veut. De plus j'ai pour elle aussi le *Bosphore* et l'*Histoire de Paris* ; pour Isabelle, l'*Irlande*, *Rome et la France* ; *Paul et Virginie* pour la petite Louissette ; pour Calasante les *Gentilshommes et les Madeleines*, et pour Bartek les *Professeurs*. C'est pour s'amuser. J'ai passé la vigile d'avant-hier de la manière la plus prosaïque, mais j'ai pensé à vous tous. A vous mes meilleurs souhaits comme chaque année !

Laure est ici, je la vois souvent ; elle a vieilli, vous la trouveriez meilleure maintenant. Elle partira cette semaine pour Dresde. Il m'est agréable de parler d'elle avec vous ; elle vous aime sincèrement. J'ai fait connaissance de la fille de la princesse Michel et de son mari. Je donne des leçons à M<sup>me</sup> Calergi ; en vérité elle *joue admirablement* et, sous tous les rapports, a un immense succès dans le grand monde parisien. Sol est chez son père, en Gascogne. Elle a vu sa mère en passant. Elle a été à Nohant avec les *Duvernets*, mais sa mère l'a froidement reçue, et lui a dit que si elle se séparait de son mari, elle pourrait revenir à Nohant. Sol a vu sa chambre *nuptiale* transformée en théâtre, son *boudoir* en garde-robe d'acteurs, et elle m'a écrit que sa mère ne lui a parlé que d'affaires pécuniaires. Son frère s'amusait avec son chien, et tout ce qu'il a

(1) Chopin fait allusion à son élève miss Jane W. Stirling.



trouvé à lui dire, c'est : *Veux-tu manger quelque chose ?* Elle n'a vu ni la cousine, ni les autres ; en un mot ses *deux visites* n'ont abouti à rien, je dis : « ses deux visites », car le lendemain, à peine était-elle partie qu'elle revint, mais elle fut reçue encore plus froidement. Cependant sa mère lui a dit de lui écrire ce qu'elle pense faire. Maintenant la mère paraît plus fâchée contre son gendre que contre sa fille, quoique dans sa fameuse lettre elle m'ait écrit que son gendre n'est pas méchant, que c'est sa fille qui le rend ainsi. On pourrait croire qu'elle a voulu se débarrasser en une fois de sa fille et de moi, parce que nous étions incommodes. Elle sera en correspondance avec sa fille : ainsi son cœur maternel, qui ne peut complètement se passer de nouvelles de son enfant, sera pour un moment apaisé et sa conscience étouffée. Elle pensera être juste et me proclamera son ennemi, parce que j'ai pris le parti de son *gendre* qu'elle ne tolère pas, uniquement parce qu'il a épousé sa fille ; tandis que moi je me suis opposé à ce mariage tant que j'ai pu. Singulière créature avec toute son intelligence ! Une frénésie la prend, et elle brouille sa vie, elle brouille l'existence de sa fille. Avec son fils aussi, cela finira mal, je le prédis et je l'affirme. Elle voudrait pour son excuse trouver des torts à ceux qui lui veulent du bien, qui croient en elle, qui ne lui ont jamais fait de grossièretés, et qu'elle ne peut souffrir auprès d'elle parce qu'ils sont le miroir de sa conscience. C'est pourquoi elle ne m'a plus écrit un seul mot ; c'est pourquoi elle ne viendra pas cet hiver à Paris ; c'est pour cela aussi qu'elle n'a pas dit un mot à sa fille. Je ne regrette pas de l'avoir aidée à supporter les huit années les plus délicates de sa vie, celles où sa fille grandissait, celles où elle élevait son fils ; je ne regrette pas tout ce que j'ai souffert, mais je regrette que sa fille, cette plante si parfaitement soignée, abritée contre tant d'orages, ait été brisée dans les mains maternelles par une imprudence et une légèreté que l'on pourrait passer à une femme de vingt ans, mais non à une femme de quarante. Ce qui a été et n'est plus ne s'inscrit pas dans les annales. Quand plus tard elle plongera dans son passé, M<sup>me</sup> S. ne pourra retrouver dans son âme qu'un bon souvenir de moi. Pour le moment elle est dans le plus étrange *paroxysme* de maternité, *jouant le rôle* d'une mère plus juste et plus parfaite qu'elle ne l'est réellement, et c'est une fièvre contre laquelle il n'y a pas de remède, surtout quand elle s'empare d'une tête exaltée qui se laisse aller sur un sol mouvant (1).

Du reste, les cyprès aussi ont leurs caprices (2). En attendant, notre hiver n'est pas très dur. Il y a beaucoup de grippe ; quant à moi, j'ai assez de ma toux ordinaire, je ne crains pas la grippe, comme vous le choléra. Je respire de temps à autre mes flacons homéopathiques, je donne beaucoup de leçons à la maison, et je me tiens comme je peux.

Chaque jour je veux écrire, et cette lettre, commencée l'année dernière, je l'achève le 6 janvier 1848. Hier Laure est partie pour Dresde. Sa sœur utérine épouse M. Olizar. Avant son départ nous sommes allés dîner ensemble. M<sup>me</sup> Ryszczewska, que j'aime aussi beaucoup, était avec nous. Tous ces vieux sont meilleurs que quand ils étaient jeunes. Je ne sais si je vous ai dit que le bon Albert père [Grzymala] a fait de grandes pertes pécuniaires, a eu de grands

(1) Ce qui précède, ainsi que la seconde partie de la lettre suivante, est de première importance biographique, puisque nous apprenons directement ici, de la bouche de Chopin lui-même, les circonstances de sa rupture avec G. Sand.

(2) Dans ce dicton les mots *cyprès* et *caprices* riment ensemble en polonais.



désagréments et en aura encore, parce que l'homme qui possédait toute sa confiance, dont l'habileté était connue et appréciée de tous les banquiers consultés et de tous les gens du métier, l'a trompé et a pris la fuite. Peu à peu tout s'éclaircit ; Grzymala est pur comme l'ambre et souffre tout le premier ; ceux qui avaient des actions dans cette même entreprise supporteront des pertes moindres qu'on ne l'avait cru d'abord. Cette entreprise c'est l'Entrepôt du chemin de fer du Nord. C'est là qu'on garde les marchandises, qu'ensuite on expédie à droite et à gauche. C'est une bonne et honnête affaire, seulement l'individu qui était à la tête de l'administration a signé frauduleusement pour des sommes auxquelles il n'avait aucun droit, et, comme il ne pouvait les rembourser, il a dû s'enfuir et laisser tous les embarras sur la tête de notre bon *Albert*, qui s'en est déjà tiré en partie, mais non encore complètement. Je vous écris tout ceci pour que vous ne croyiez pas aux méchants bruits qui pourraient arriver jusqu'à vous : les gens *charitables* ne manquent pas en ce monde.

Dans les *Débats* paraît un nouveau roman de M<sup>me</sup> S[and], dans le genre des nouvelles berrichonnes, comme la *Mare au diable*, qui commence admirablement ; il s'appelle : François le *Champi*. On appelle « Champi » au village les bâtards, que d'ordinaire on donne à élever à des femmes pauvres, payées par les hôpitaux. On parle aussi de ses *Mémoires* ; mais, dans une lettre à M<sup>me</sup> Marliani (1), M<sup>me</sup> S. écrivait que ce seraient plutôt les pensées qu'elle a eues jusqu'à présent sur l'art, la littérature, etc., et non ce qu'on entend généralement par *Mémoires*. En effet, il est trop tôt pour cela, car la chère M<sup>m</sup> S. aura encore beaucoup d'aventures dans sa vie avant de vieillir, il lui arrivera encore beaucoup de belles choses, et de vilaines aussi. M<sup>me</sup> Obreskow est ici, elle me parle beaucoup de ma petite maman chaque fois que nous sommes ensemble, et je lui ai promis d'aller chaque semaine dîner chez elle.

---

## LETTRE XI

[Paris] jeudi, 10 février 1848.

MES BIEN-AIMÉS,

Voici ce qui concerne vos livres. La *Galerie de Versailles* est offerte à Louise par Gavard. Il y a six mois déjà que le commencement devait partir par occasion, mais renvoyé, il reste chez moi ; quant à celui qui vient d'être envoyé, c'est la suite, je ne sais combien il y en a.

Ne compte pas les dents du cheval qu'on t'a offert (2). Gavard m'a remis la chose *empaquetée* sans que je l'aie vue, et je l'ai expédiée par mon libraire ; je n'ai pas envoyé le commencement parce qu'il n'était pas empaqueté et qu'il était un peu sali pour avoir traîné dans mes tiroirs. Je ne vous enverrai plus de livres par cet *imbécile*, puisque Spies est mort. Quant au reste, c'est exact. Je n'ai pas eu le temps de signer le *Bosphore* pour toi, Louise. Je n'ai non plus

(1) M<sup>me</sup> Marliani, femme du consul d'Espagne à Paris, amie de G. Sand.

(2) Proverbe polonais.



le temps de demander à Gavard ce qui manque, et ce qui n'y était pas, et Frank, à qui je l'ai confié, ne peut non plus le savoir, puisque je le lui ai remis emballé comme Gavard me l'avait envoyé. Il faudrait questionner Gavard là-dessus, et lui son apprenti, etc. Tout cela n'en vaut pas la peine, d'autant plus que c'est un cadeau. Si pourtant il le faut absolument, ce sera pour la prochaine lettre.

Quant à moi, je me porte aussi bien que je peux. Pleyel, Perthuis, Léo, Albrecht, m'ont engagé à donner un concert. Depuis huit jours toutes les places sont prises. Je le donnerai dans la salle Pleyel, le 16 de ce mois. Il n'y a que 300 billets à 20 francs. J'aurai tout le beau monde parisien. Le roi, la reine, le duc d'Orléans, le duc de Montpensier, ont fait prendre chacun dix places, quoiqu'ils soient en deuil et qu'aucun d'eux ne puisse venir. On s'inscrit pour un *second* concert que probablement je ne donnerai pas, car le premier m'ennuie déjà. M<sup>me</sup> S[and] est toujours à la campagne avec Borie (1), son fils, Lambert et Augustine, qu'on marie certainement, à ce qu'il paraît, à un certain professeur de dessin de la petite ville de *Tulle*, un ami de *Borie*. Elle ne m'a plus écrit un seul mot, ni moi à elle. Elle a ordonné au propriétaire de louer son appartement de Paris. Sol m'a écrit qu'elle est chez son père Dudevant, en Gascogne. Son mari est ici, il termine ses marbres pour l'Exposition qui aura lieu au *mars*. Sol a été malade chez son père. Ils n'ont pas d'argent, il vaut donc mieux que Sol passe l'hiver dans un beau climat. Mais la pauvre s'ennuie. *Belle lune de miel* ! En attendant, la mère écrit de beaux feuilletons dans les *Débats*. Elle joue la comédie à la campagne, dans la chambre nuptiale de sa fille ; elle s'oublie, s'étourdit comme elle peut, et ne s'éveillera que quand le cœur lui fera trop mal, ce cœur en ce moment accablé par la tête. J'ai fait ma croix là-dessus. Que Dieu la protège, si elle ne sait pas discerner le véritable attachement de la flatterie. Du reste, c'est peut-être à moi seul que les autres paraissent des flatteurs, tandis que son bonheur est effectivement là où je ne l'aperçois pas. Ses amis et ses voisins longtemps n'ont rien compris à ce qui s'est passé là ces derniers temps, mais ils s'y sont probablement déjà habitués. Enfin personne ne pourra jamais suivre les traces d'une âme tellement capricieuse. Huit années d'une vie rangée, c'était trop. Dieu a permis que ce fussent les années où les enfants grandissaient, et si ce n'eût été moi, je ne sais depuis combien de temps les enfants seraient avec leur père et non plus avec elle. Et Maurice, à la première bonne occasion, s'enfuira chez son père. Mais peut-être sont-ce là les conditions de son existence, de son talent d'écrivain, de son bonheur ? Que cela ne te tourmente pas, c'est si loin déjà ! Le temps est un grand médecin. Jusqu'à présent je n'en suis pas encore remis. C'est pour cela que je ne vous écris pas ; tout ce que je commence, je le brûle. Faut écrire ! et pourquoi ? Ne vaut-il pas mieux ne pas écrire du tout ? Mais il y a si longtemps que nous ne nous sommes vus sans aucune *bataille*, sans aucune scène ! Et je ne pouvais aller chez elle, ayant pour condition de garder le silence sur sa fille. La fille, au moment de se rendre chez son père, a vu sa mère qui l'a reçue froidement, et qui n'a pas voulu voir son gendre. Mais enfin M<sup>me</sup> S. entretient au moins une froide correspondance avec sa fille, cela me réjouit, car quelque lien existe encore entre la mère et la fille.

(1) Victor Borie, journaliste.



P. S. — Je vous envoie cette lettre afin que vous sachiez que je me porte bien, et ce qui est arrivé avec les livres.

J'envoie cette lettre à de Rozières.

---

## LETTRE XII

*A tous mes chers aimés !*

[Paris] vendredi, 11 février 1848.

MES BIEN CHÉRIS,

Il y a longtemps que je ne vous ai écrit, voici pourquoi : plus je tarde, plus les sujets abondent, et il y en a tant et tant, que toute cette masse se réduit enfin à rien du tout. C'est pour cela aussi que je ne vous écris que quelques mots afin de vous dire que je me porte bien et que j'ai reçu votre lettre. J'ai eu la grippe comme tout le monde ici, et si je vous écris peu de chose aujourd'hui, c'est parce que ma pensée est occupée de mon concert, qui doit avoir lieu le 16 de ce mois. Mes amis sont venus un matin et m'ont dit que je devais donner un concert, que je n'aurais à me tourmenter de rien, seulement m'asseoir et jouer. Depuis huit jours tous les billets sont pris, et tous sont à 20 francs. Le public s'inscrit pour un second concert (auquel je ne pense pas). La cour a désiré quarante billets, et pourtant les journaux ont écrit que *peut-être* je donnerais un concert, et aussitôt de Brest, de Nantes on a écrit à mon éditeur pour qu'il retienne des places. Un tel empressement m'étonne et je dois aujourd'hui me mettre à jouer, ne fût-ce que par acquit de conscience, car je joue moins bien qu'autrefois. Je jouerai (comme curiosité) le trio de *Mozart* avec Franchomme et Allard. Il n'y aura ni programmes, ni billets gratuits. Le salon est confortablement arrangé et peut contenir 300 personnes. Pleyel plaisante toujours de ma sottise, et pour m'encourager à ce concert, il fera orner de fleurs les escaliers. Je serai comme chez moi et mes yeux ne rencontreront, pour ainsi dire, que des visages connus. J'ai déjà ici le piano sur lequel je dois jouer. Hier j'ai signé et fait emballer un très beau piano Pleyel pour M<sup>me</sup> Adam Potocka (née Branicka), de Cracovie. J'ai reçu *enfin*, je ne sais par qui, *la couverture* que vous avez faite et que tout le monde admire. Je vous en remercie, mes bien-aimés. Chez vous il fait froid, et ici les gelées ont cessé, mais il y a eu un temps où la Seine était gelée. Wernik travaille très bien, dites-le à sa mère. Nowakowski m'a écrit, mais je n'ai rien à lui répondre. Je donne beaucoup de leçons. Je suis accablé d'ouvrage de tous côtés et avec cela je ne fais rien. Jeannot m'a écrit une bonne lettre, il s'informe surtout de Antek Bartolo. Il a traversé une fameuse école de misère, et a dû passer par cet alambic nécessaire pour devenir un homme ; je voudrais le voir ici. Si vous partez, je me remuerai aussi, car je doute que je puisse digérer un nouvel été à Paris, comme l'été dernier. Si Dieu nous donne la santé, nous nous reverrons, et nous causerons, et nous nous embrasserons ! Après le concert je vous en dirai davantage. Méry n'est plus là pour vous écrire à ma place.

Je vous embrasse de tout cœur.

A tous !



## LETTRE XIII.

Madame,

Madame Chopin,

par Berlin

à Varsovie,

(Pologne).

Rue Nowy-Swiat, dans la maison de J.-B. Barcinski, à côté de celle de Bentkowski, non loin de la rue Warecka.

(timbres : « Paris, 23 août 48 »

et « Varsovie, 29-8 »)

[Cette lettre se compose de trois feuilles de papier ornées de vues d'Edimbourg.]

19 août 1848.

MES TRÈS CHERS ET TRÈS AIMÉS,

Je vous remercie pour votre bonne lettre qui m'est parvenue à Londres il y a une dizaine de jours. Je suis resté trois mois à Londres, j'étais assez bien portant. J'y ai donné, avec succès et sans grand bruit, deux concerts-matinées ; l'un chez M<sup>me</sup> Sartoris, l'autre chez lord Falmouth. M<sup>me</sup> Sartoris, née Fanny Kemble, est la fille, jeune encore, d'un célèbre acteur anglais ; elle est elle-même une célèbre cantatrice, qui n'a paru que deux années sur la scène, et s'est mariée avec M. Sartoris, homme du monde fort riche. Elle a été adoptée par toute la haute société londonienne, fréquente partout et tous fréquentent chez elle. C'est une connaissance que j'ai faite à Paris. Lord Falmouth, grand amateur de musique, riche, célibataire, grand seigneur, m'a offert, pour mon concert, son hôtel de *Saint-James Square*. Il a été très aimable pour moi. On pourrait lui faire l'aumône de deux liards dans la rue, et à la maison il a une quantité de laquais mieux habillés que lui. J'ai connu sa nièce à Paris, mais ce n'est qu'au concert à Londres que je l'ai revue. A un de mes concerts Mario a chanté 3 fois et j'ai joué 4 fois ; au second M<sup>me</sup> Viardot a aussi chanté 3 fois, et j'ai joué 4 fois, ce qui a beaucoup plu aux Anglais, qui ne connaissent pas nos concerts courts et expéditifs ; ils n'aiment que les concerts très longs, aux énormes programmes de vingt numéros. Je vous envoie quelques mots de l'*Athénée*, journal estimé parmi les artistes. Je n'en ai pas d'autres ; du reste, que vous importent ceux où quel qu'un vient dire : C'est bien ! — Que Antek vous traduise ce journal.

J'ai limité le nombre des auditeurs à deux cents chez lord Falm[outh], et à cent cinquante chez M<sup>me</sup> Sartoris, ce qui m'a rapporté, tous frais déduits, le billet étant à une guinée, près de 300 guinées. Londres est extrêmement cher pendant la saison ; le logement seul, tout dénudé (il est vrai que j'avais un salon très grand et fort élevé où se trouvaient trois pianos à queue, l'un qui m'avait été envoyé par Pleyel, l'autre qu'Erard m'avait préparé, et le troisième prêté par Broadwood), le logement seul, dis-je, m'a coûté 80 livres, parce qu'il avait de grands et superbes escaliers et une entrée magnifique sur la rue Dover Street, près de Piccadilly. Comptez maintenant la voiture, le domestique : tout



coûte énormément, de sorte que si je n'avais eu chez moi quelques leçons par jour à une guinée, je ne sais pas ce que je serais devenu. J'ai eu quelques soirées magnifiques dès mon arrivée, et je ne sais si je vous ai écrit que la duchesse de Sutherland a eu une fois chez elle, à dîner et à la soirée, la reine et plus de 80 personnes du plus grand monde londonien. Outre le prince de Prusse (qui était à la veille de son départ) et la famille royale, il n'y avait que des grands seigneurs comme le vieux Wellington et beaucoup d'autres du même genre. La duchesse m'a présenté à la reine, qui a été très aimable et m'a deux fois adressé la parole. Le prince Albert s'est approché du piano. Tous m'ont dit que ce sont là de rares faveurs. Parmi les Italiens qui ce soir-là ont aussi chanté, il y avait Mario, Lablache et Tambourini. Pas de cantatrices. Je voudrais vous décrire le palais de la duchesse de Sutherland, mais je ne le puis. Tous ceux qui l'ont vu disent que la reine d'Angleterre n'a pas d'habitation pareille. Tous les palais royaux et les anciens castels sont splendides, mais non ornés avec tant de goût et d'élégance que *Stafford House* (ainsi s'appelle le palais de la duchesse de Sutherland), voisin du palais de Saint-James comme chez nous la Blacha (1). Les escaliers, par exemple, sont célèbres par leur splendeur ; ils ne sont ni dans un vestibule, ni dans une antichambre, mais au milieu des appartements comme dans quelque immense salon orné des plus admirables peintures et statues : véritable galerie de tableaux, tentures, tapisseries aux sujets merveilleux, aux perspectives les plus parfaites. Aussi fallait-il voir sur ces escaliers la reine dans une lumière éblouissante entourée de tous ces diamants, ces rubans, ces *jarretières*, descendant avec la plus parfaite élégance, conversant, s'arrêtant sur les différents paliers où, de chaque point, il y avait quelque chose d'autre à admirer. En vérité il est regrettable qu'un Paul Véronèse n'ait pu voir un spectacle semblable pour laisser un chef-d'œuvre de plus. Après cette soirée chez la duchesse de Suth[erland], on m'a dit que je jouerais chez la reine ; mais pourquoi n'y ai-je pas joué, je n'en sais rien, sans doute parce que je n'ai fait aucune démarche pour cela, et ici on doit faire des démarches pour tout, il y a une si grande *affluence de choses*. Non seulement je n'ai fait aucun effort, mais je ne suis même pas allé rendre une visite au directeur de l'orchestre de la cour, à celui qui organise les concerts de la reine, et est chef d'orchestre de la Société philharmonique. (Le premier concert d'ici équivaut à un concert du Conservatoire de Paris.) La Société philharmonique m'a offert de jouer dans sa salle ; c'était une grande faveur, ou plutôt une grande distinction, car chaque artiste nouveau venu implore cette grâce, et ni Kalkb[renner] cette année, ni Hallé n'y ont joué malgré toutes les peines qu'ils se sont données ; mais moi j'ai *refusé*, ce qui, parmi certains musiciens, a fait un très mauvais effet, surtout parmi les directeurs. J'ai refusé, d'abord parce que je n'étais pas très bien portant, c'est la cause que j'ai donnée, et elle était vraie ; ensuite parce qu'il m'aurait fallu jouer un *demes* concertos avec orchestre, alors que ces messieurs ne font qu'une répétition et encore une *répétition publique*, à laquelle on peut assister avec des billets non payants. Comment était-il possible de jouer et de répéter ? Nous aurions certainement *mal* joué. Quoiqu'on connaisse ici, dit-on, mes concertos, et que la pianiste anglaise M<sup>me</sup> Dulcken, une célébrité (mais !), en ait joué un l'année der-

(1) La « Blacha », ancien palais, à Varsovie, du prince Joseph Poniatowski. Ce palais était contigu au palais royal,



nière. Donc j'ai fait remercier la Société philharmonique. Un journal me l'a pris en mauvaise part, mais cela ne fait rien. Après mes matinées, beaucoup de journaux ont écrit de bons articles, à l'exception du *Times*, dans lequel écrit un certain Davison, créature de feu Mendelssohn ; ce personnage ne me connaît pas et s' imagine, à ce qu'on m'a dit, que je suis un antagoniste de Mendelssohn. Tout cela ne me fait aucun tort. Vous voyez seulement qu'en ce monde les hommes sont toujours portés à dire autre chose que la vérité. Mais revenons à la société londonienne. Le prix de mes concerts à Londres était de 20 livres, mais je n'ai eu que trois soirées pareilles. La deuxième a eu lieu chez le marquis de Douglas, fils de la duchesse de *Hamilton*, que j'ai connue autrefois à Paris. La jeune marquise est princesse de Baden, elle me présenta à la duchesse de *Cambridge*, tante de la reine, qui ensuite, chaque fois que je la rencontrais, parlait beaucoup avec moi ; puis à la duchesse de Weimar, douairière non régnante. Il y avait aussi là le prince de Hesse, et un choix des plus grandes dames de Londres, telles que : lady Jocelyn, une des plus célèbres beautés de la capitale ; lady Lincoln, sœur du marquis de Douglas ; lady Granville (jeune), lady Cado-gan, mon ancienne élève, aujourd'hui dame de compagnie de la duchesse de Cambridge ; les diplomates, parmi lesquels quelques Allemands que j'ai revus dernièrement à Londres, mais que j'ai connus autrefois à Paris. Ma troisième apparition payée, ou plutôt la première dans l'ordre des choses, eut lieu chez lady Gainsborough, ancienne dame d'honneur de la reine, qui avait réuni chez elle la crème du monde aristocratique anglais. Vous savez qu'ils vivent tous de noms et de grandeurs. Lady Dower, nièce de la duchesse de Suther[land], la duchesse d'Argyll, lady Stanley, dont la fille, mon élève à Paris, est aujourd'hui dame d'honneur de la reine. Pourquoi vous citer encore tous ces vains noms ? J'ai connu beaucoup de grand monde, entre autres la duchesse de Sommerset ; le duc est le premier prince d'Angleterre ; quant à la duchesse, dans les grandes occasions, par exemple au couronnement, elle vient immédiatement après la reine. Lady Ailesbury, lady Peel, lady Gordon, lady Parke ; parmi les hommes de lettres, Carlisle, Rogers, le vieux et très célèbre poète, ami fort estimé de Byron ; Dickens ; Hogarth, ami de cœur de Walter Scott, qui a écrit sur moi un très bel article dans le *Daily News*, à propos de mon deuxième concert, etc., etc. Parmi les curiosités, il faut citer aussi lady Byron, avec laquelle, soi-disant, je sympathise beaucoup ; nous parlons ensemble sans presque nous entendre, elle en anglais, moi en français. Je comprends qu'elle ait ennuyé Byron. Sa fille, lady Lovelace (elle passe pour une beauté) est aussi une étrange personne. Mais imaginez-vous que j'ai eu le plaisir de trouver ici lady *Shelburne*, autrefois M<sup>lle</sup> de Flahault, mon élève devenue la belle-fille de lord Lansdowne, président du conseil des ministres, qui lui-même aime beaucoup la musique et donne chaque saison chez lui de grands concerts vocaux. Lady Combermeere est aussi une des dames qui furent aimables pour moi. Avant mon départ, j'ai été chez elle à une soirée où il y avait les ducs et duchesses de Cambridge et de Wellington, le duc ou plutôt le comte de Montemolin, fils de Don Carlos, prétendant espagnol. Parmi les personnes que j'ai connues, les plus curieuses sont : lady Norton, célèbre par sa beauté et son procès avec son mari (Barcinski la connaît, je pense) ; elle est la fille de Sheridan, une dame très aimée ; lady Blessington, dont la fille a épousé le comte d'Orsay, boute-en-train du monde *fashionable*, mais que sa femme a enfin quitté. Le comte d'Orsay a été très aimable pour moi, je lui ai



apporté une lettre de sa sœur, la duchesse de Grammont. Il est lui-même artiste et fait de très belles sculptures, des statues ; il peint et dessine. Parmi ses beaux bustes il y a celui de la marquise de *Douro*, femme du fils Wellington, pour lequel j'avais aussi une lettre. La marquise de *Douro* est une des beautés de Londres. Parmi les personnes les plus aimables, j'ai connu ici une très bonne personne, M<sup>me</sup> Milner Gibson, dont le mari a été ministre il y a quelques années ; lady Molesworth, qui, de même, a été très aimable pour moi. Je ne puis omettre Agathe Bruce, fille de lady Elgin et dame d'honneur de la duchesse de Kent, mère de la reine. Elle est très bonne, très aimable et très polie ; c'est aussi une connaissance de Paris. Il m'est difficile de vous citer tout, mais je ne puis oublier M<sup>me</sup> Grote que j'ai également connue à Paris, chez M<sup>me</sup> Marliani. M<sup>me</sup> Grote est la femme d'un membre du parlement. C'est une personne très intelligente, qui s'est lancée à protéger Jenny Lind avec laquelle elle m'a fait faire connaissance. Une fois elle nous a invités tous les deux seuls, et de 9 h. à 1 h. du matin nous n'avons pas quitté le piano. La reine, rentrée en ville après des manifestations hostiles de l'opposition, devait paraître pour la première fois au grand opéra, afin de se montrer au public, et dans la représentation choisie (la *Somnambule*) M<sup>lle</sup> Lind devait faire sa première apparition ; aussi grand tumulte ! on s'arrachait les billets ; la veille de la représentation le prix des chaises monta à 3 guinées. Je ne savais rien de tout cela, car je venais d'arriver, et le jour même quelqu'un me dit que si je connaissais M<sup>me</sup> Grote, elle pourrait me venir en aide, que non seulement elle possédait sa propre loge, mais encore qu'elle connaissait beaucoup de monde. J'allai lui faire visite et aussitôt elle m'invita dans la loge. J'en fus fort satisfait, parce que je n'avais encore vu ni la reine, ni Jenny Lind, ni ce magnifique théâtre (Queens theatre). Mais la loge de M<sup>me</sup> Grote était au 1<sup>er</sup>, et vous savez que je perds la respiration quand je dois monter des escaliers ; voilà que, à peine de retour à la maison, je trouve, de la part du directeur, M. Lumley, un billet pour la meilleure chaise, avec des compliments de M<sup>lle</sup> Lind et de M<sup>me</sup> Grote. La représentation fut des plus brillantes ; la reine reçut plus d'applaudissements que Jenny Lind : on chanta le *God save*, toute la salle debout, y compris Wellington et toutes les grandeurs d'ici. C'était une chose imposante à voir que tous ces égards et ce respect réels pour le trône, la loi et l'ordre ; l'enthousiasme ne pouvait se calmer. M<sup>lle</sup> Lind a assisté à mon concert !!! ce qui est d'une grande importance pour les imbéciles, car elle ne peut se montrer nulle part sans que toutes les lorgnettes soient braquées sur elle ; quant à elle, quoiqu'elle ne chante nulle part, pas même dans la haute société en dehors de l'opéra, elle eût chanté pour moi, comme M<sup>me</sup> Grote me l'a affirmé ; mais l'idée ne m'est pas venue de l'en prier, malgré toute sa bonté et les excellents rapports qui nous lient. Il y a encore en elle quelque chose qui la distingue des autres, on pourrait appeler cela la corde scandinave. C'est une autre nature que celle du Midi, comme M<sup>me</sup> Viardot, par exemple. Elle n'est pas jolie, mais aimable chez elle, et sur la scène elle ne me plaît pas toujours ; mais dans la *Somnambule*, depuis le milieu du 2<sup>e</sup> acte elle est absolument belle sous tous, tous les rapports, comme *actrice et cantatrice*. Je n'ai pas vu la Malibran, mais je doute qu'elle saisisse ce rôle d'une manière plus touchante. Dans d'autres rôles M<sup>lle</sup> Lind est moins bien ; pour moi ce qu'elle chante le mieux, ce sont les chansons suédoises, comme M<sup>me</sup> Viardot les chansons espagnoles. On dit qu'elle épouse le frère de M<sup>me</sup> Grote, mais je sais positivement qu'il n'en est rien ;



on dit même qu'elle est mariée secrètement, c'est faux, son fiancé l'attend en Suède. M<sup>me</sup> Grote est une très bonne personne, quoique très *radicale et originale*. Elle reçoit chez elle quantité de curieux personnages, et des ducs, et des lords, et des savants : en un mot, les curiosités de tous les mondes. Elle parle d'une voix de basse et ne mâche pas la vérité ; à quelqu'un qui n'était pas de son avis on demanda : « Comment trouvez-vous M<sup>me</sup> Grote ? — Je la trouve grotesque, » répondit-il. Cependant elle a bon cœur et m'en a donné des preuves : elle m'a invité chez elle à la campagne avec M<sup>lle</sup> Lind et M<sup>me</sup> Sartoris, mais je n'ai pu accepter.

Une personne que j'ai aussi beaucoup aimée, c'est M<sup>me</sup> Sartoris (Fanny Kemble). Elle me connaît depuis longtemps, et, dans les soirées où elle reçoit toute la société de Londres, jamais elle ne m'a prié de jouer quand elle savait que cela ne me serait pas agréable. Elle chante parfaitement elle-même, et son esprit est parfait également. Elle a deux enfants jolis comme des anges, elle-même a été très jolie, mais aujourd'hui elle a pris de l'embonpoint et n'a conservé que la beauté de sa tête, qui ressemble à un *camée*. Avec M<sup>me</sup> Sartoris je suis à mon aise ; elle est naturelle, et connaît, par des amis communs, comme Dessauer et Liszt, tous mes défauts ordinaires. Souvent, en causant avec cette aimable femme, il me semble que je parle avec quelqu'un qui vous connaît, et cependant elle ne connaît que les chambres que nous avons habitées à Tetschen chez les Thun (1), où elle a aussi passé, à diverses reprises, des moments fort agréables. Elle me raconte que souvent, très souvent, on lui a parlé de nous là-bas.

Assez maintenant sur Londres. Je ne vous citerai pas toutes mes autres connaissances ; cependant j'ai trouvé ici d'anciens amis qui ont été très aimables pour moi ; entre autres Bulwer, autrefois ambassadeur à Madrid, lord Dudley Stuart, Comming Bruce, père de lady Elgin, Moneton Milner, etc. Broadwood, le véritable Pleyel d'ici, a été pour moi le meilleur et le plus sincère ami. C'est un homme, comme vous savez, très riche et parfaitement bien élevé, auquel son père a laissé une grande fortune et une fabrique, et qui lui-même s'est retiré à la campagne. M. Broadwood fils a les plus belles relations ; il a donné l'hospitalité dans sa maison à M. Guizot *et à toute sa famille ; il est généralement aimé*. Par lui j'ai connu lord Falmouth. Pour vous donner une idée de la politesse britannique, laissez-moi vous raconter ceci : un matin il vient me voir, j'étais fatigué et je lui dis que j'ai mal dormi. Le soir, en rentrant de chez la duchesse de Sommerset, je trouve dans mon lit un nouveau matelas à ressorts et des coussins ; après de nombreuses questions, mon brave Daniel (ainsi s'appelle mon excellent domestique actuel) me dit que M. Broadwood a envoyé le tout, et l'a prié de n'en rien dire. Et voilà qu'en quittant Londres il y a dix jours, par le chemin de fer d'Edimbourg, j'ai trouvé un individu qui s'est présenté à moi de la part de Broadwood et m'a donné deux places au lieu d'une dans le coupé (la seconde vis-à-vis de la première, afin que personne ne me dérangeât) ; de plus, on m'a donné comme compagnon, dans le même compartiment, un certain M. Wood, une connaissance de Broadwood, qui me connaissait aussi ; il m'a vu en 1836, à Francfort, chez Lipinski ; il a son magasin de musique à Edimbourg

(1) Dans les biographies de Chopin qui ont paru, nous ne trouvons pas la moindre mention de son séjour à Tetschen, chez les Thun. Il me semble cependant qu'on ne peut douter que Chopin fit le voyage de Tetschen avec ses parents en revenant de Carlsbad, en 1835. Une lettre de la comtesse de Thun à Chopin le prouve également.



et à Glasgow. Le bon M. Broadwood avait aussi ordonné à mon Daniel (qui est plus convenable que beaucoup de messieurs et plus beau que beaucoup d'Anglais) de se tenir dans mon wagon, et j'ai parcouru 407 milles anglais, de Londres à Edimbourg, par Birmingham et Carlisle, en 12 heures en train express (c'est le train qui s'arrête le moins). A Edimbourg où l'on m'avait retenu un appartement dans le premier hôtel (Douglas's hôtel), je me suis arrêté pour un jour et demi afin de me reposer. J'ai visité la ville, qui est superbe et dont je vous envoie, sur le papier, les vues les moins belles ; je n'ai pu en avoir de plus parfaites. Les gens qui ont toujours sous le nez de magnifiques choses admirent d'ordinaire ce qui est moins beau, mais qui se trouve loin de leur portée, justement parce que c'est moins familier. J'ai trouvé là d'aimables amis de mes amis qui, dans leur voiture, m'ont fait parcourir toute la ville.

Maintenant tout le monde part pour l'Ecosse, pour l'ouverture de la chasse. Après m'être reposé à Edimbourg et avoir entendu dans un magasin de musique un aveugle jouant ma mazourka, j'ai pris place dans une voiture attelée à l'anglaise, c'est-à-dire dont le cocher conduit, monté sur un des chevaux, et qui m'avait été envoyée par lord Torphichen, et je suis arrivé ici, à 12 milles d'Edimbourg. Lord Torphichen est un vieil Ecossais septuagénaire, beau-frère de M<sup>me</sup> Erskine et de M<sup>lle</sup> Stirling, mes charmantes dames écossaises que j'ai connues à Paris il y a longtemps et qui ont toujours été pleines d'attentions pour moi. A Londres je passais d'ordinaire mon temps chez elles ; je n'avais pu leur refuser de venir ici, surtout parce que je n'avais plus rien à faire dans la capitale et que je devais me reposer, enfin parce que lord Torphichen m'avait très sincèrement invité. L'endroit où je suis s'appelle *Calder House* (prononcez Kolderhaus). C'est un vieux manoir entouré d'un immense parc aux arbres centenaires, où on ne voit que pelouses, arbres, montagnes et ciel. Les murs du château sont d'une épaisseur de 8 pieds ; il y a des galeries de tous les côtés et des corridors sombres ornés d'un nombre incalculable de portraits *d'ancêtres*, de toutes couleurs, de tous costumes, les uns écossais, les autres en armures ou encore en paniers ; rien n'y manque pour satisfaire l'imagination. Il y a même un certain petit chaperon rouge qui fait des *apparitions*, mais je ne l'ai pas encore vu.

J'ai bien observé hier tous les portraits sans pouvoir deviner lequel hantait le château. Dans la chambre que j'occupe j'ai la vue la plus splendide qu'on puisse rêver, quoique cette partie de l'Ecosse ne soit pas la plus belle. C'est vers Stirling, au nord de Glasgow, que sont les plus belles contrées. J'ai promis d'aller dans quelques semaines chez lady *Murray*, ma première élève à Londres, qui habite d'ordinaire Edimbourg, où elle donne le branle au monde musical. Lord Murray réside dans une merveilleuse contrée au bord de la mer ; il faut même, pour y arriver, traverser un bras de mer.

Je devrai aussi aller à *Keir*, très bel endroit connu, non loin de Stirling, près de la « Dame du Lac » (1), chez M. Stirling. Quelles excellentes personnes que mes Ecossaises ! Je ne peux rien désirer que je ne le reçoive immédiatement ; on m'apporte même chaque jour les journaux parisiens. Je suis bien, j'ai le calme et le repos ; mais dans huit jours il me faudra partir. Lord Torphichen m'invite à venir passer ici tout l'été prochain ; j'y passerais volontiers toute ma vie, mais qu'en résulterait-il ? Je suis logé loin de tout le monde afin que je puisse jouer

(1) « The lady of the lake », poème de Walter Scott.



à mon aise et faire ce que bon me semble sans me gêner, car chez les Anglais, Bartek peut vous le dire, la première chose pour les hôtes, c'est de ne se gêner en rien.

J'ai trouvé dans mon appartement un piano de Broadwood ; au salon il y a un piano de Pleyel que Miss Stirling a amené avec elle. En Angleterre la vie de château est très agréable. Chaque jour il arrive du monde pour quelques jours. L'ameublement de la maison est des plus élégants ; la bibliothèque, les voitures sont à la disposition de chacun, ainsi que les nombreux serviteurs, etc. D'habitude on se réunit pour le lunch à 2 heures (chacun déjeune chez soi quand il veut et comme il veut), et à 7 heures pour le dîner. Le soir on reste au salon aussi longtemps qu'on le désire. Je joue chaque soir au vieux lord des chansons écossaises que l'excellent homme me chantonne et il m'exprime en français, comme il peut, ses sentiments. Quoique toutes les personnes de la haute société, et surtout les dames, parlent le français, cependant la conversation générale a lieu d'ordinaire en anglais, et alors je regrette de ne pas connaître cette langue ; mais je n'ai ni le temps, ni l'envie de l'apprendre. Du reste, je comprends le langage usuel ; je ne me laisserais pas vendre, ni mourir de faim, mais ce n'est pas assez. Je veux absolument terminer aujourd'hui cette lettre, que j'écris depuis plus de dix jours ; cela me fait de la peine que vous n'ayez pas de mes nouvelles depuis si longtemps.

Ma bonne de Rozières m'a écrit que, sans m'attendre, elle allait vous envoyer un mot. Elle est allée à la campagne chez des amis, afin de se reposer de toutes les émotions et de toutes les craintes qu'ils ont eues là-bas (1). Sol aussi m'a écrit ; elle est à Besançon, chez les parents de son mari ; elle se porte bien. A Paris elle voyait sa mère, à laquelle on a conseillé de quitter la capitale. Quand M<sup>me</sup> S[and] est arrivée dans sa terre de Nohant, les paysans l'ont très mal reçue, parce qu'elle s'était mêlée à toutes ces vilaines histoires, de sorte qu'elle a dû s'en aller et se réfugier à Tours, où elle est en ce moment. Dans ces derniers temps elle s'est enfoncée dans toutes les boues, et en a entraîné beaucoup d'autres avec elle. On lui attribue les abominables proclamations qui ont allumé la guerre civile. Son second journal, qui ne lui a pas plus réussi que le premier, parce qu'il était ultra et ne faisait qu'irriter les myopes, a été défendu ; mais il se mourait déjà comme l'autre, faute de lecteurs. Qui aurait dit cela il y a quelques années ? On a imprimé, puis distribué par les rues, sa biographie écrite et signée par le *père d'Augustine*, qui se plaint qu'elle lui a démoralisé sa fille, dont elle a fait la maîtresse de Maurice et qu'elle a mariée ensuite au premier venu, malgré la défense des parents, auxquels elle promettait d'en faire la femme de son fils. Le père cite *les propres lettres* de M<sup>me</sup> Sand ; en un mot, l'aventure la plus sale dont tout Paris s'entretienne aujourd'hui. C'est une indignité de la part du père, mais c'est la *vérité*. Le voilà donc, cet acte de bienfaisance qu'elle pensait accomplir, et contre lequel j'ai combattu de toutes mes forces quand la jeune fille est entrée dans la maison ! Il fallait la laisser à ses parents, ne pas lui mettre dans la tête le jeune homme, qui ne fera jamais qu'un mariage d'argent, et encore si on l'en prie beaucoup, car il sera assez riche de son côté. Mais il a voulu avoir une jolie cousine à la maison, et il a tant fait que sa mère l'a placée chez elle au même rang que Solange. Elle était

(1) Chopin fait allusion aux troubles qui, à cette époque, ont ensanglanté les rues de Paris.



habillée comme Sol et mieux soignée, parce que Maurice l'exigeait. Chaque fois que le père voulait la reprendre, on refusait de la rendre, car Maurice s'y opposait. On traitait de folle la mère de la jeune fille, qui voyait clairement les choses; enfin le père aussi vit clair. Alors M<sup>me</sup> S[and] fit de la demoiselle *une victime*, soi-disant persécutée par ses propres parents. Solange voyait tout, donc elle les gênait. Maurice eut recours à ce Lambert pour se couvrir devant Solange et les serviteurs. Borie avait besoin d'Augustine pour s'en couvrir devant Solange et Maurice. Maurice avait besoin de Borie, pour que l'on crût en ville que c'était lui, Borie, qui faisait la cour à Augustine. La mère était gênée par sa fille, qui, par malheur, voyait tout; de là des mensonges, de la honte, de la gêne, et le reste. Mais revenons à l'Ecosse. Le 28 août on m'attend à Manchester, où je dois jouer à un concert auquel prendront part les chanteurs italiens de Londres : Alboni, etc.

On m'offre pour cela 60 guinées, ce n'est pas à dédaigner, aussi ai-je accepté, et dans 8 jours je pars. Près de 250 milles anglais et huit heures de chemin de fer ! Là m'attendent de bonnes connaissances, des fabricants très riches chez lesquels se trouve *Neukomm*, le meilleur élève de Haydn, ancien maître de chapelle de l'empereur du Brésil ; vous le connaissez de nom. Je trouverai aussi chez eux M<sup>me</sup> Rich, ma grande amie, fille de M. Mackintosh, homme très estimé, ancien membre du parlement, orateur et écrivain, ainsi que M<sup>mes</sup> Ersk[ine] et Stirling. Après le concert je reviendrai vers Glasgow, chez la belle-sœur de mon lord, et de là chez lady Murray, puis à Stirling, et tout au commencement d'octobre à Edimbourg, où l'on veut que je joue. Si cela peut me rapporter quelque chose, et si j'ai des forces, je le ferai volontiers, car je ne sais comment, cet hiver, je me tirerai d'affaire. J'ai comme toujours mon appartement à Paris, mais je ne sais comment cela ira. Beaucoup de personnes à Londres veulent me retenir pour l'hiver, malgré le climat. Quant à moi, je voudrais autre chose, mais je ne sais quoi. En octobre je verrai, et j'agirai suivant l'état de ma santé et de ma bourse ; c'est pour cela que cent guinées de plus dans la poche ne feront pas de mal. Si ce Londres au moins n'était pas si noir, ni les gens si lourds, s'il n'y avait pas cette odeur de charbon, ni ces brouillards, je me mettrais même à apprendre l'anglais. Mais les Anglais sont si différents des Français auxquels je me suis attaché comme aux miens propres ! Ils pèsent tout à la livre sterling, et n'aiment l'art que parce que c'est du *luxe* ; ce sont d'excellentes gens, mais si originaux que je comprends qu'on puisse soi-même devenir raide ici : on se change en machine. Si j'étais plus jeune, je ferais peut-être de moi une machine, je donnerais des concerts dans tous les coins, et je leur jouerais les choses les plus drôles, pourvu que cela rapportât gros ; mais maintenant il est difficile de faire de soi une machine.

Aujourd'hui il fait beau temps, c'est pourquoi rien de sec ne m'entre dans la tête. Le parc est admirablement éclairé — c'est le matin — et j'oublie tout, je suis avec vous tous, je me sens bien et je ne penserai à l'hiver que quand il le faudra absolument.

Je vous embrasse tous de tout cœur.

P. S. — Comme c'est heureux que Louise soit à la campagne ! Ma petite maman et Isabelle devraient aussi partir, malgré leur jardin, dont je vois toutes les fleurs, tous les fruits et les treillages. J'embrasse et j'embrasse encore Bartek,



ainsi que Calasante. Je ne souhaite pas la bonne fête à Louise spécialement, car il n'y a pas à dire, je vous souhaite à tous que Dieu vous garde et vous bénisse, qu'il vous protège et vous donne la santé, et permette à vos enfants de grandir pour votre bonheur.

Ecrivez-moi à Paris, à mon adresse ordinaire ; de là on m'enverra votre lettre où je me trouverai. Je vous écrirai, en tous cas, où je pense passer l'hiver.

---

## LETTRE XIV

*Madame Louise Iedrz[eiewicz]*

[Paris] Lundi, 25 juin 1849.

MES CHERS AIMÉS,

Si vous le pouvez, arrivez. Je suis malade, et aucun médecin ne m'aidera comme vous. Si l'argent vous manque, empruntez-en ; quand j'irai mieux, j'en gagnerai facilement et rendrai à celui qui vous aura prêté, mais maintenant je suis trop à sec pour pouvoir vous envoyer quelque chose. Mon appartement de Chaillot est assez grand pour vous recevoir, même avec deux enfants. La petite Louissette profiterait sous tous les rapports. Le père Calasante courrait toute la journée ; nous avons ici près l'exposition des produits agricoles, en un mot, il aurait beaucoup plus de temps libre pour lui qu'autrefois, parce que je suis plus faible et que je resterais davantage à la maison avec Louise. Mes amis et toutes les personnes qui me veulent du bien trouvent que le meilleur remède pour moi serait l'arrivée de Louise, comme elle l'apprendra sûrement par la lettre de M<sup>me</sup> Obr[eskow]. Procurez-vous donc votre passeport. Des personnes que Louise ne connaît pas me disaient aujourd'hui, l'une du Nord, l'autre du Midi, que ce ne serait pas seulement profitable pour ma santé, mais aussi pour celle de ma sœur.

Donc, mère Louise, et fille Louise, apportez votre dé et vos aiguilles, je vous donnerai des mouchoirs à marquer, des bas à tricoter, et vous passerez pendant quelques mois votre temps à l'air frais avec votre vieux frère et oncle. Le voyage est maintenant plus facile, il ne vous faut pas non plus de nombreux bagages. Nous tâcherons ici de nous contenter de peu. Vous trouverez le gîte et la nourriture. Si même parfois Calasante trouve que c'est loin des Champs-Élysées à la ville, il pourra se loger dans mon appartement du *Square d'Orléans*. Les omnibus partent du square même pour s'arrêter à ma porte. Je ne sais pas moi-même pourquoi je veux tant avoir Louise, c'est comme une envie de femme enceinte. Je vous jure que pour elle ce sera bien aussi. J'espère que le conseil de famille me l'enverra : qui sait si je ne la ramènerai pas quand je serai guéri ! C'est alors que nous nous réjouirions tous et que nous nous embrasserions, comme je vous l'ai déjà écrit, mais sans perruque et avec ses propres dents. La femme doit toujours obéissance à son mari : c'est donc au mari que je demande d'amener sa femme ; je l'en prie de tout mon cœur, et s'il pèse bien la chose il verra qu'il ne peut, ni à elle, ni à moi, faire un plus grand plaisir, ni rendre un plus grand



service, même aux enfants, si on amène l'un d'eux (pour la petite fille je n'en doute pas). On dépensera de l'argent, c'est vrai, mais on ne peut mieux l'employer, ni voyager à meilleur compte. Une fois sur place, le toit se trouvera. Ecrivez-moi un petit mot. M<sup>me</sup> Ob[reskow], qui a eu l'amabilité de vouloir écrire (je lui ai donné l'adresse de Louise), la persuadera peut-être mieux. M<sup>lle</sup> de Rozières aussi ajoutera un mot, et Cochet, s'il était ici, parlerait pour moi, car sans doute il ne me trouverait pas mieux. Son Esculape ne s'est pas montré depuis dix jours, parce qu'il s'est aperçu enfin qu'il y avait dans ma maladie quelque chose qui dépassait sa science. Malgré cela vantez-le beaucoup à votre locataire et à tous ceux qui le connaissent, et dites qu'il m'a fait le plus grand bien ; mais j'ai la tête ainsi faite : quand je vais un peu mieux, cela me suffit. Dites aussi que tout le monde trouve qu'il a guéri quantité de personnes du choléra. Le choléra diminue beaucoup, il a presque disparu. Il fait un temps superbe ; je suis assis au salon, d'où j'admire le panorama de tout Paris : les tours, les Tuileries, les Chambres, Saint-Germain-l'Aux[errois], Saint-Etienne du Mont, Notre-Dame, le Panthéon, Saint-Sulpice, le Val-de-Grâce, les cinq fenêtres des Invalides, et, entre ces édifices et moi, rien que des jardins. Vous verrez tout cela quand vous viendrez. Maintenant occupez-vous un peu du passeport et de l'argent, mais faites vite. Ecrivez-moi tout de suite un mot. Vous savez que les cyprès ont leurs caprices : mon caprice aujourd'hui, c'est de vous voir chez moi. Peut-être Dieu permettra-t-il que tout aille bien ; mais si Dieu ne le veut pas, agissez du moins comme s'il le permettait. J'ai bon espoir, car je ne demande jamais grand'chose, et je me serais abstenu *de cela* aussi, si je n'y avais été poussé par tous ceux qui me veulent du bien. Remue-toi, Monsieur Calasante, je te donnerai en revanche de *grands* et excellents cigares ; je connais quelqu'un qui en fume de fameux ; notez bien : au jardin. J'espère que ma lettre écrite pour la fête de maman est arrivée, et que je n'ai pas trop manqué à la fête. Je ne veux pas penser à tout cela, car j'en gagne la fièvre, et grâce à Dieu, je n'ai pas de fièvre, ce qui déroute et fâche tous les médecins ordinaires.

Votre frère attaché, mais bien faible (1).

CH[OPIN].

26 juin.

(1) Toutes les lettres de Chopin ont été écrites originairement en polonais.



## CHAPITRE II

# LETTRES DE LA FAMILLE DE CHOPIN (1)

### LETTRE I

[Du père de Chopin]

*Monsieur Frédéric Chopin,*

à Munich.

Varsovie, ce 29 juin 1831.

MON CHER ENFANT,

Je viens de recevoir la lettre que M. Scholtz a eu la bonté de me remettre lui-même. Je suis bien aise d'apprendre que ta santé ne met aucun empêchement à ton départ et je souhaite bien sincèrement que le ciel te la conserve. Ayant remarqué par les lettres que tu avais déjà touché à l'argent qui était destiné à la continuation de ton voyage, tu recevras ci-joint un petit renfort, plus conforme à notre situation qu'à notre bonne volonté. Tu me marques que tu as touché de M. Stein 450 fl. de Rhin, ce qui fait 1800 fl. de Pologne. J'y ajoute 1200 fl., ce qui fera 3000 fl. de Pologne. Ainsi tu recevras *trois cents flor.* du Rhin sans aucun frais, car j'ai payé le tout en roubles sonnants et même 223 fl. de Pologne pour les frais de banque, selon le compte de M. Scholtz, qui m'a assuré qu'il était difficile de faire passer de l'argent à l'étranger. Ainsi, mon cher enfant, comme tes fonds ne seront pas grands, tâche de ne pas rester longtemps à Munich (2), afin de n'y pas dépenser le peu que tu as. Je compte sur ta prudence. Mande-nous le plus tôt possible si tu pourras aller voir Roman ou non et si tu as trouvé des connaissances où tu es maintenant. Je suis bien aise que M. Kumelski est du voyage, du moins tu n'es pas isolé. Epargne autant que tu pourras, le cœur me saigne de ne pouvoir faire davantage.

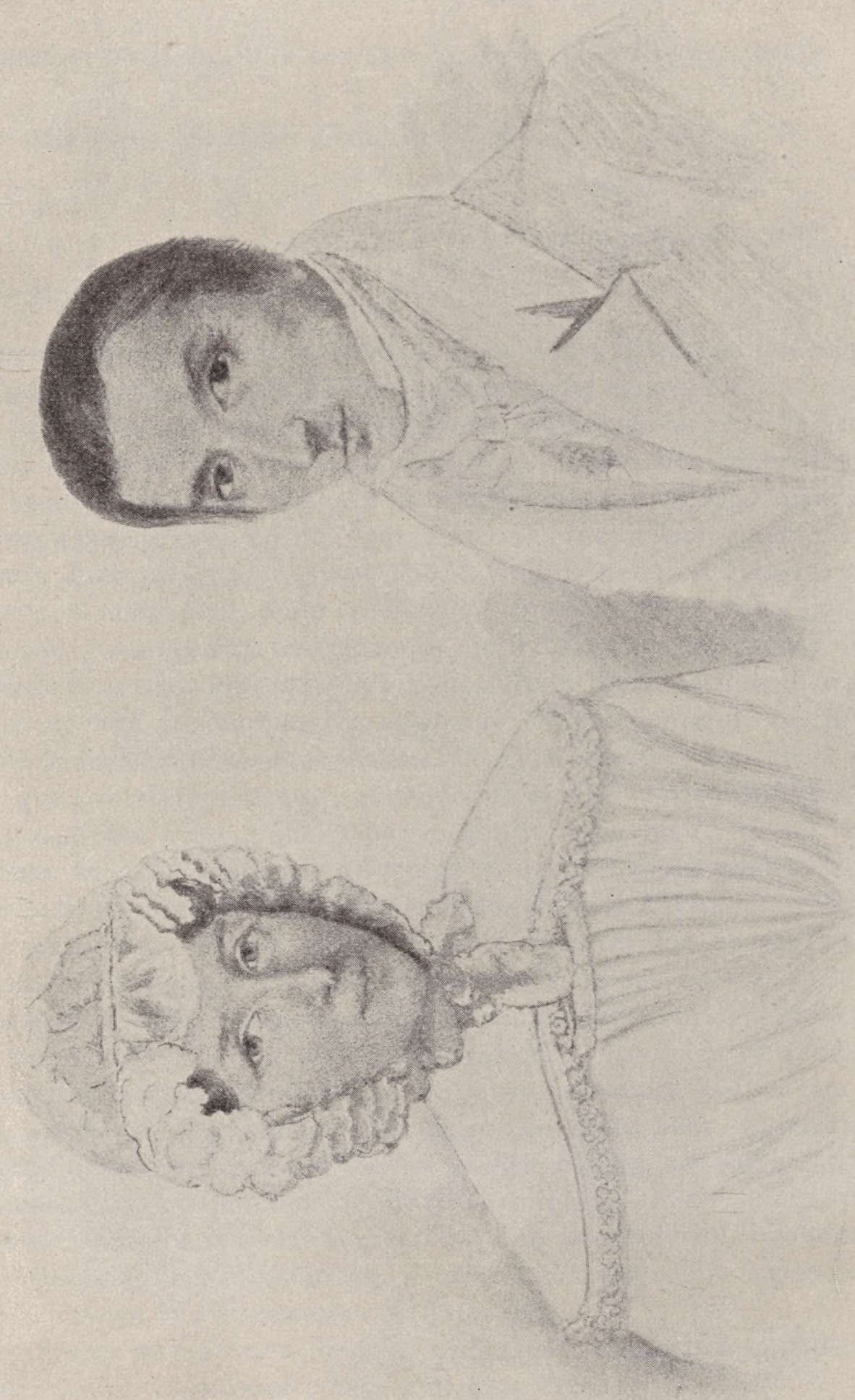
Je t'embrasse de tout mon cœur.

CH.

(1) Le père de Chopin écrit ses lettres en français. Tous les autres membres de la famille, ainsi que Chopin lui-même, emploient la langue polonaise.

(2) De Munich, Chopin vint à Vienne avec son ami Kumelski, et, ainsi que l'écrit Niecks (I, 200), il y attendit pendant quelques semaines de l'argent de ses parents, ce qui est confirmé dans la lettre précédente. Seulement, la date de cette lettre (29 juin 1831), comparée à celle du départ de Chopin de Vienne que Niecks cite d'après Karasowski (20 juillet 1831), rend cette dernière fort douteuse.





LES PARENTS DE CHOPIN (d'après un dessin au crayon)







## LETTRE II

[Du père de Chopin]

Estampilles : « Warszawa, 1, 12 » ; « Berlin 4, 12 » [Paris], « 17 déc. 1831 ».

*Monsieur, Monsieur Frédéric Chopin,*

à Paris,

Boulevard Poissonnière, n° 27.

MON CHER ENFANT,

J'ai vu avec plaisir par le contenu de ta dernière lettre que ton séjour à Paris te sera plus avantageux qu'à Vienne, et sans doute sous plusieurs rapports, car je suis bien persuadé que tu saisis toutes les occasions pour te perfectionner dans l'art auquel tu t'es voué. La connaissance des artistes célèbres, leurs entretiens, l'exécution de leurs ouvrages par eux-mêmes et leur expérience ne peuvent qu'être de la plus grande utilité pour un jeune homme qui cherche à se frayer un chemin. L'amitié que t'a témoignée M. Kalkbrenner est flatteuse pour toi, et je lui en ai, comme père, toute l'obligation possible. Mais, mon bon ami, je ne conçois pas comment avec tes capacités, qu'il dit avoir remarquées, il croit qu'il faut encore trois ans, sous ses yeux, pour faire de toi un artiste et te donner une école. Je ne suis pas en état de comprendre le dernier mot, quoique j'en aie demandé la signification à ton vrai ami Elsner, à la lettre duquel je te renvoie (1). Tu sais que j'ai fait tout ce qui a dépendu de moi pour seconder tes dispositions et développer ton talent, que je ne t'ai contrarié en rien ; tu sais aussi que le mécanisme du jeu t'a pris peu de temps et que ton esprit s'est plus occupé que tes doigts. Si d'autres ont passé des journées entières à faire mouvoir un clavier, tu y as rarement passé une heure entière à exécuter les ouvrages des autres. Tout cela considéré, le terme de trois ans est au-dessus de ma conception. Cependant je ne veux te contrarier en rien, seulement tu m'obligerais de différer encore à te décider avant d'avoir bien considéré, écouté et réfléchi. Tu ne fais que d'arriver, tu dis toi-même que tu ne peux pas encore lever la tête et la montrer[r] comme tu te sens ; attends donc encore, le génie peut se faire remarquer au premier abord par les connaisseurs, mais ils n'en voient pas le point d'élévation ; ainsi donne-leur le temps de te mieux connaître et ne te fais pas une obligation qui ne ferait que retarder la marche. Je ne m'étendrai pas davantage sur ce sujet. J'espère qu'au moment où je t'écris, tu auras déjà reçu le petit renfort que je t'ai envoyé en l'adressant à M. J. Lafitte.

Je t'embrasse de tout mon cœur, en t'engageant à ne pas trop te fier à bien des nouveaux venus. Ta mère te presse contre son cœur.

CH.

(1) La lettre d'Elsner, dont parle le père de Chopin, se trouve dans le deuxième volume de l'ouvrage de Karasowski, p. 9. Elle porte la même date, 27 novembre 1831, que la lettre ci-dessus.



[Lettre d'Isabelle, sœur de Chopin]

Tu ne croirais jamais, mon cher petit Fritz, quelle forte impression ta lettre a faite sur nous. Louise et moi, nous ne pouvions en dormir de joie. Mais c'est notre puissante imagination qui y était pour beaucoup. Tout en relisant dix fois la même phrase, il nous semblait voir, en celui qui t'a offert sa protection, un homme très remarquable ; nous étions fort heureuses de te savoir entre ses mains, mais toute joie apparente, sans base fondamentale ; que rien ne peut ébranler, doit s'écrouler comme la nôtre. Tu ne peux t'imaginer comme ces expressions : frère et père, supériorité morale, m'ont intéressée. Je me représentais cet homme comme ton père, non comme papa, mais comme celui qui, par ses conseils, dirigerait ton sort futur ; j'ai vu, ou plutôt j'ai compris qu'il serait ton frère par le niveau égal d'instruction. Mais ces illusions, quoique me réjouissant beaucoup, me laissaient toujours des doutes suggérés par ces trois années fatales. Pour connaître et apprécier un talent comme le tien, il faut être de beaucoup supérieur à toi. Tu me parles de différences, et j'y crois, mais je ne doute pas que tu parviennes à les éliminer sans y mettre trois années. Cependant ce ne sont pas des avis que je t'écris, je ne t'en donnerai jamais ; je voulais seulement te dire quelle influence ta lettre a exercée sur nos esprits. Nous sommes tous bien portants, et surtout nous sommes heureux que tu sois en bonne santé et que tu nous aies écrit, car nous aspirons, plus souvent qu'autrefois, après tes lettres. Je ne sais si Louise t'a écrit que maman te prie de lui indiquer les intervalles que tu mettras entre tes lettres, afin d'éviter les illusions, ou plutôt les déceptions.

Je doute pourtant que cela aide à quelque chose, parce que, si tu écris tous les quinze jours, maman, huit jours à l'avance, attendra déjà ta lettre. Je ne m'occupe plus de musique, car mes mains sont tellement enflées d'engelures qu'il m'est impossible de jouer. Le jeune Lasocki me remplace, bien qu'il ait son piano à queue ; mais comme cet instrument n'est pas encore accordé, il joue sur le tien, ou plutôt il déchiffre la méthode de Kurpinski que M. Zywny ordonne d'étudier avec attention. Hier M. Fronckiewicz est venu chez papa pour une affaire. J'ai déjà terminé mon ouvrage pour papa. Nous espérons recevoir pour sa fête une lettre de toi et nous nous en réjouissons d'avance.

Aime-moi.

ISA[BELLE].

Iedrz[eïwicz] et Bar[cinski] sont arrivés et se sont rencontrés chez nous ; le premier a regardé l'autre de travers comme s'il ne le connaissait pas. Depuis ce moment le jeune homme n'est plus venu : c'était samedi.

[La lettre suivante est de Louise, sœur aînée de Chopin]

Le 27 novembre 1831.

MON BIEN AIMÉ FRITZ,

Je conçois très bien que ma lettre d'aujourd'hui te fasse quelque peine, vu que je suis en partie d'un autre avis que toi ; aussi je te plains si, à cause de cela, tu as un peu d'ennui.



Au premier moment la proposition de Kalkbrenner nous a fait tant de plaisir que, aussitôt ta lettre reçue, et quoiqu'il fût passé 9 heures, je me mis à t'écrire et t'annonçai avec enthousiasme qu'aucun de nous ne s'opposait à cela, et que tous, d'un commun accord, nous t'envoyions le *oui* désiré; je m'étonnais même que tu eusses pu croire à la possibilité d'un refus. Kalkbrenner m'a ravie; j'ai vu en lui, grâce à mon imagination, un homme comme je voudrais, avec l'aide de Dieu, qu'ils le fussent tous: j'ai vu sa noblesse, sa supériorité morale, en un mot, s'il se fût agi de moi, j'aurais fait un pacte avec lui, je lui aurais même, sans hésitation, confié ma personne et surtout la tienne. Cependant, le lendemain nous sommes allés chez le bon Elsner, qui, non seulement t'aime, mais désire pour toi, plus peut-être que n'importe qui, la gloire et des études approfondies. (Je m'exprime mal, sans doute, mais tu me le pardonneras, mon cher, n'est-ce pas?) Hé bien, après avoir entendu la lecture de ta lettre, Elsner n'a pas été content comme nous de la proposition, et il s'est écrié: « Voilà déjà de l'envie, trois années! » et il a hoché la tête, quoique je lui aie représenté, tout étonnée qu'il fût d'un avis contraire, les qualités de Kalkbr[enner] et son amour pour l'art; plusieurs fois même je lui ai relu ces mots: « qu'aucun intérêt ne le poussait à cela », etc... mais rien n'y fit. Elsner fit la grimace et dit qu'il t'écrirait lui-même, puis il ajouta: « Je connais Frédéric, il est bon, mais il n'a pas d'amour-propre, aucune envie de progrès; on le domine aisément. Je lui écrirai comme je comprends tout cela. » Effectivement, ce matin il a apporté une lettre que je t'envoie et a continué à parler avec nous de cette affaire. Nous, qui jugeons les hommes avec la simplicité de notre cœur, nous pensions que Kalkbr[enner] était l'homme du monde le plus honnête; mais Els[ner] n'était pas tout à fait de cet avis; il disait: Ils ont reconnu en Frédéric un génie, et ils craignent déjà d'être devancés par lui, c'est pourquoi ils veulent le tenir trois années dans leurs mains afin d'arrêter ce que la nature pousserait d'elle-même. Kalkbr[enner] est [deux mots illisibles] un véritable Italien par ses qualités; M<sup>me</sup> Szyma[nska] a osé dire de Kalkbrenner *que c'est un filou*; donc c'est une sorte de spéculation sur Frédéric — la moindre serait encore d'avoir voulu l'appeler son élève, — mais il visait surtout, malgré tout son amour de l'art, à entraver ton génie. Elsner dit qu'il ne comprend pas quelle méthode il exige, puis il ajoute que si tu as cette même méthode, il n'est pas nécessaire de t'inscrire pour trois ans, et, s'il s'agit de l'exécution, tu sauras toi-même te l'assimiler, si cela te plaît. Elsner ne veut pas que tu imites, et il s'exprime bien en disant: Toute imitation ne vaut pas l'originalité; dès que tu imiteras, tu cesseras d'être original, et, quoique tu sois jeune, tes conceptions peuvent être meilleures que celles de gens expérimentés; tu as le génie inné; et tes créations sont plus fraîches et meilleures que celles de beaucoup d'autres; tu as le jeu de Field, quoique tu aies entendu celui de Zyw[ny] — qu'est-ce que cela prouve? Puis M. Elsner ne veut pas seulement voir en toi un concertant, un compositeur pour piano et un virtuose célèbre, ce qui est plus facile et de moindre valeur, mais il veut te voir atteindre le but vers lequel la nature te pousse, et pour lequel elle t'a formé.

Ta place est marquée entre Rossini, Mozart, etc... Ton génie ne peut s'asseoir au piano, pour donner des concerts; tu dois t'immortaliser par des opéras. Il dit aussi que, instruit comme tu l'es, supérieur peut-être à tous les auteurs de ton âge, aujourd'hui célèbres, tu devrais, avec un tel génie, aspirer au sommet où il te pousse, et non imiter les autres. Au commencement, disait Elsner,



on riait de Mozart, on ne voulait pas jouer ses compositions, mais bien celles de ses prédécesseurs ; ce n'est que plus tard qu'il fut apprécié. Tout progresse : un nouveau génie ne peut être ce qu'a été un ancien.

Fais bien attention à ce que Elsner t'écrit, lis attentivement sa lettre. Il me semble qu'il a raison. Il prétend que tout cela ce sont des phrases qui éblouissent, et qui, malgré leur sincérité apparente, sont absolument fausses. (Mon Dieu, pourquoi y a-t-il des gens de cette espèce !) Tu sens toi-même ce qui est bon ; quoique tu aies entendu jouer tant de personnes, cependant tu as su apprécier la valeur de chacune ; cette faculté d'appréciation prouve ta supériorité. Elsner affirme qu'il n'y a là aucun grand amour de l'art : seulement l'amour de soi-même et de ta poche. Il semble que ce soit une spéculation à lointaine échéance, mais cela s'explique ainsi : pourquoi Liszt n'a-t-il pas voulu accepter cette proposition si elle était si bonne, Liszt si éloigné de toi ? Pourquoi Kalkbrenner n'a-t-il pas trouvé d'autre talent ? Son ambition aurait été satisfaite, puisqu'il ne visait qu'à l'exécution. Il t'offre sa salle de concerts et pendant quatre mois tu peux voyager. Car alors il ne donnera pas de concerts lui-même, vu que ce n'en est pas la saison. Quant à toi, soi-disant, tu n'y prendrais aucune part, mais la seule complaisance t'ordonnait de te lier par politesse ; tu serais toujours resté inférieur, tandis que tu pourrais être supérieur à lui et à beaucoup d'autres.

Elsner ajoute encore : « Et si Reicha (1) (dont il s'étonne que tu n'aies pas encore fait la connaissance), intéressé aussi aux succès de tes compositions, avait eu l'ambition de t'inscrire également pour trois ans ? » Ce qui l'irritait extrêmement, c'était, comme il dit, cette hardiesse et cette arrogance de se faire donner un crayon, après avoir parcouru la partition, pour en effacer des passages sans avoir jamais entendu le concerto avec tout son effet d'orchestre. Il dit que c'eût été tout autre chose s'il t'avait conseillé, quand tu écrirais un autre concerto, d'en faire l'allegro plus court ; mais de te forcer à effacer ce qui était déjà écrit, c'est ce qu'il ne peut lui pardonner. Elsner a comparé cela à une maison déjà construite, à laquelle on veut supprimer une colonne qui paraissait superflue, et on change tout en détruisant ce qu'on croyait mauvais. Il prétend que le pas est bien fait pour te dégouter et te faire sentir de loin que tu n'es pas encore parfait ; puis il a ajouté : « et les concertos de Kalkbr[enner] ne sont-ils pas longs, eux ? et pas si ravissants que les tiens ! » A qui t'a-t-il comparé ? Il a cité par exemple Hertz, Liszt, Sowin[ski]. Je crois que Elsner a raison quand il affirme que, pour être supérieur, il faut dépasser, non seulement ses maîtres, mais encore ses contemporains. On peut bien les dépasser en les imitant, mais alors c'est suivre leurs traces ; et il prétend absolument que toi, qui sens maintenant ce qui est bon et ce qui est meilleur, tu dois te frayer toi-même ta voie ; ton génie te guidera. Encore une chose, a-t-il dit : Frédéric a tiré de son sol natal cette originalité, le rythme — comment dire ? — qui le rend d'autant plus original et plus caractéristique que ses pensées sont plus nobles. Il voudrait que cela te restât. On le sentira mieux dans les opéras surtout, et chacun alors connaîtra qui tu es, et tu auras quantité d'admirateurs ; maintenant, que tant des tiens sont là-bas, tu peux plus que jamais faire sensation avec ta musique.

(1) Antoine Reicha, compositeur et théoricien, né à Prague en 1770, mort à Paris en 1836 ; il était depuis 1818 professeur de composition au Conservatoire de Paris.



Elsner te conseille, si quelqu'un a écrit une pièce sur des temps où nous ne nous sommes pas vus (1), que tu t'occupes peu à peu de la mettre en musique, et de ne pas refuser si quelqu'un t'en fait la proposition. Elsner aspire à ce que tu sois admiré par les concertos, mais il dit que ce n'est pas là ton but final, car tu as du génie. Ce n'est pas seulement la musique de piano, ce sont les opéras qui doivent te donner la première place. O mon cher Fritz ! mon pauvre ami ! Je prévois que tu auras beaucoup de désagréments quand tu te décideras à refuser. Cependant M. Elsner dit que tu nous donneras sans doute une réponse avant ton refus, pour nous dire si Kalkbr[enner] n'a pas diminué le temps fixé et ce qu'il comprend par ce « sceau d'artiste européen », et « cette école » dont M. Elsner ne comprend pas la signification, car, s'il s'agit de l'exécution, il ne te faut pas trois ans pour la saisir et l'appliquer à ta méthode. Nous ne comprenons pas toutes ces choses comme toi, mon cher petit Fritz, et nous ne donnons aucun conseil, nous t'envoyons simplement nos remarques ; ne te presse pas de nous répondre, tu peux encore écrire ce que tu penses, faire ce que Kalkbr[enner] aura dit de la lettre d'Elsner (car il te fait dire que tu peux la lui montrer).

Elsner te donne un conseil d'ami, parce qu'il s'agit ici que personne ne mette de frein à ton essor. Il dit que, si cette proposition avait été faite d'une autre manière, on n'aurait pas pu s'en rendre compte si vite, mais ici on voit nettement le piège. Tu ne croirais pas combien j'en souffre. Il avait raison cet homme des ponts et chaussées, qui est venu une fois chez toi, et qui t'a dépeint l'envie dont tu serais l'objet dès ton arrivée à Paris. Le refus, présenté même sous la forme la plus polie, ne sera jamais agréable, et je crains la vengeance ; d'un autre côté, accepter la proposition et travailler à son propre détriment, c'est affreux. C'est vrai, il n'y a rien de tel que l'étude, nous sommes sous ce rapport du même avis que toi : l'homme n'en sait jamais assez, surtout quand il étudie sous la direction d'une personne qui désire nos progrès ; mais tous nous ne croyons pas que ce soient tes progrès qu'on ait en vue. N'est-ce pas une bêtise de croire que tu refuses pour ne pas t'appeler « élève » ou parce que tu rougis d'apprendre encore ? Laissons aux imbéciles cet amour-propre mal compris et cette fausse pudeur. Ni toi, ni nous, ne voyons dans l'étude une marche rétrograde ; mais dans le cas présent M. Elsner craint que ces trois années, pendant lesquelles tu pourrais faire d'immenses progrès, ne soient précisément le frein en question.

Je ne te donne aucun conseil, mon cher ; que ton instinct te dirige, tu comprends mieux que nous la chose. Elsner croit qu'après la lecture de sa lettre tu changeras un peu tes opinions et ta volonté. Ce n'est pas ce qui concerne ton séjour de trois années là-bas qui nous empêche de te répondre immédiatement *oui*, car de toute manière nous sommes préparés à ne pas te revoir plus tôt. Et même si tu devais supporter la fatigue de venir jusqu'ici pour nous revoir, nous serions prêts, pour t'éviter les désagréments de la diligence, à faire la moitié du chemin pour aller t'embrasser. Que Dieu te donne la santé et fasse que les circonstances te soient favorables au point que tu jouisses de la sympathie de chacun ! Pourquoi ne puis-je être avec toi ! Je ne te servirais pas à grand'chose, mais

(1) Louise Chopin fait allusion à l'insurrection de 1831 qui causa tant de malheurs à la Pologne.



parfois, peut-être, ne serais-je pas de trop. Marcel a écrit de Cracovie qu'il est au désespoir à cause de toi, car il ne sait ce que tu deviens, tu ne lui as pas encore répondu ; il te fait prier d'avoir pitié de lui et de lui donner de tes nouvelles. L'année prochaine vous serez ensemble. Quant à Fontana, tu le verras dans quelques semaines ; son oncle est venu avant-hier chez nous pour nous demander ton adresse. Hofmeister (1) a écrit à Sennewald qu'il lui envoie tout ce qu'il y a de toi à imprimer, ou qui est déjà imprimé.

Nowakowski est venu chez nous, il voulait que nous donnions les rondeaux que tu as fait lithographier pour la comtesse de Moriollles, mais papa ne les a pas donnés. Si tu l'ordonnes, on les donnera. Tu n'écris rien d'Alexandrine, est-ce que vraiment elle ne mérite pas ton affection ? Tu peux montrer la lettre d'Elsner à Lesueur (2), même tu le dois.

Mon cher petit Fritz, nous sommes tous en bonne santé. Papa ne se fatiguera plus et ne parlera plus tant désormais, pour donner des leçons de calligraphie au lycée ; la moitié de son temps est occupée par des leçons d'allemand ; n'est-ce pas heureux ? M<sup>me</sup> Sow[inska] s'informe toujours de toi avec la plus grande tendresse. Berend a trouvé que ton buste était plus ressemblant que ton portrait, et Bar[cinski], qui est arrivé avant-hier, a dit la même chose. M. Hoge, qui l'a apporté, nous a consolés en nous disant, quand nous lui demandions ce que tu faisais et si tu étais en bonne santé : « Eh ! il est bien portant, et vous pouvez être tranquilles, il saura se tirer d'affaire. » Comme il est bon, pensais-je, mais il est le seul au monde qui soit bon. Mon cher Fritz, il est probable qu'un certain M. Szymanski s'adresse à toi ; prends-le pour les premiers moments sous ta protection, c'est-à-dire donne-lui des conseils sur ce qu'il doit faire, s'il t'en demande, et s'il a besoin d'argent, donne-lui en aussi. Sa mère habite la même maison que nous ; elle te prie beaucoup de lui venir en aide, et tu sais qu'il est agréable pour un étranger de trouver au premier moment, sinon un ami, du moins une connaissance. Ton bon cœur fera pour lui ce que sa pauvre mère désire. Voilà ce que maman me charge de t'écrire. — C'est une bonne personne [M<sup>me</sup> Szymanska]. Tu as sans doute reçu l'argent jusqu'à présent ; nous avons été fort heureux que tu en aies eu le pressentiment. — Je vois que tu es de meilleure humeur, pourvu que cet embarras ne t'attriste pas de nouveau, fût-ce même pour peu de temps, car, comme tu as trouvé tant de bonnes connaissances, elles parviendront à t'égayer, ce qu'on ne sait pas toujours faire, parfois même on voudrait être loin de tout le monde. A peine avions-nous lu ton post-scriptum que nous l'avons raturé ; cela tourmentait les vieux, mais ils n'ont pas appris le secret. Comme je ne sais pas faire de détours, j'ai avoué que cette rature était mon ouvrage et quel en était le but. M. Fritz est un petit sot ; la belle affaire ! Tu ne comprends pas ce qui se passe quand la mauvaise volonté et la présomption s'installent dans le cerveau ; elles peuvent être cause d'une grande bêtise. Tu ne croirais pas combien je plains ces gens. Hier et avant-hier Eleo. Wolska est venue chez nous ; ils sont si bons, les Wolski, qu'ils veulent absolument nous confier leur neveu, mais il n'y a pas de place

(1) Frédéric Hofmeister était l'éditeur de Leipzig chez lequel Chopin publia son *Rondeau à la Mazur* (en fa majeur pour le piano, op. 5), dédié à M<sup>lle</sup> la comtesse Alexandrine de Moriollles. La sœur de Chopin parle de M<sup>lle</sup> de Moriollles dans la suite de cette lettre.

(2) Jean-François Lesueur était professeur de composition au Conservatoire de Paris.



pour lui. Eleo. est jolie, mais pas autant qu'elle promettait; elle a trouvé ton portrait si ressemblant qu'elle s'est rappelé les temps anciens où tu dansais la cosaque. Si Szy[manski] veut de l'argent, tu peux lui avancer jusqu'à cent francs; sa mère en a prié maman. As-tu déjà reçu la lettre que Laure t'a écrite... Montebello? Nous t'avons envoyé le billet de Dzie[wanowski]. — M<sup>me</sup> Pruszk est déjà revenue.

Alexandrine est encore demoiselle, mais plus pour longtemps, paraît-il. Autant ta dernière lettre renfermait de plaisanteries et de nouvelles agréables, autant celle-ci en était dépourvue; mais tout est bien qui finit bien, ma lettre plus légère te parviendra plus vite. M. Frédéric est un peu indisposé, il a le temps d'être malade; M. Michel [comte Skarbek] est à la campagne, bien portant. Sa chienne comtesse n<sup>o</sup> 1 a crevé, il regrettait que ce ne fût pas le n<sup>o</sup> 2. Suzanne doit arriver; je ne sais à quoi la pauvre se décidera. M<sup>me</sup> Cicho[cka?] est allée à Dresde; *grand personnage*, car elle y est allée avec son fils. Sa belle-sœur fait grand cas de cela. Elle nous écrit qu'elle est allée rejoindre son mari; elle est inquiète parce que nous ne lui répondons pas. C'est pourtant une chose curieuse que toutes nos lettres arrivent à destination, tandis que celles qui lui sont adressées ne lui parviennent pas, ni les siennes à nous, qui sommes connus ici comme de mauvais sous; mais c'est un mensonge. Skrodzki respire encore, mais il n'en a plus pour longtemps.

Porte-toi bien, mon cher petit Fritz; je t'embrasse un million de fois. Agis de manière à être satisfait maintenant et plus tard. Pour ce qui est des lettres à écrire, ce serait te déranger que de te fixer une date, et de la vouloir fixe. Écris quand tu veux et quand tu seras de bonne humeur et aussi quand les circonstances s'y prêteront. Écris beaucoup. Aime-nous, nous qui t'aimons plus que notre vie.

L[OUISE] C[HOPIN].

Toutes tes connaissances t'embrassent de cœur et d'âme : Zyw[ny], Bar[cinski], Iedrze[ïewicz], Kol[berg], Witw[icki], etc.

### LETTRE III

[Du père de Chopin]

Le 24 février 1832.

MON CHER ENFANT,

Les obstacles que tu rencontres et les difficultés que tu éprouves pour parvenir à donner un concert me peinent d'autant plus que cela te tourmente par des courses continuelles et ne te laisse point de repos. D'un autre côté, il en résulte des dépenses qui doivent enfin te gêner. Cela m'inquiète, vu que tu ne nous parles plus des leçons que M. Kalk[brenner] devait te procurer. Les connaissances que tu fais tous les jours, en entrant dans des sociétés distinguées, te seront utiles, je n'en doute pas, et aideront à faire connaître ton talent; mais si tu



viens malheureusement à sentir le besoin, crois-moi, ton esprit étant moins libre, ton art languira. Je ne te cache pas que cela m'inquiète et que tu me ferais grand plaisir si tu pouvais me rassurer à cet égard. D'après ta dernière lettre, ton concert doit avoir lieu le 26 du courant. Dieu veuille que tu réussisses ; mais je t'avoue que je crains que tous ces retards n'aboutissent à rien. Mais comme ce temps n'est pas loin du jour de ta fête, que je te souhaite bonne en t'embrassant du meilleur de mon cœur, ce dernier terme sera peut-être plus favorable que les autres.

Quant à notre situation, nous avons du pain et nous nous soutenons, en jouissant d'une assez bonne santé ; quant à la tienne, je suis bien aise qu'on te trouve avoir meilleure mine qu'auparavant. Encore une fois ta mère et moi nous te pressons contre notre cœur.

CH.

[Lettre de Louise]

... nécessaire, écris-moi un billet à part (1) .. il y aura des soupçons, mais tous ne peuvent tomber sur la même idée ; il vaudra mieux qu'une seule personne sache la vérité. Sans doute tu as encore des embarras avec ton concert ; nous ne croyons pas qu'il puisse avoir lieu le 26 ; je te plains sincèrement.

Je voudrais que tu fusses débarrassé au plus tôt de cet ennui et que papa et Els[ner] eussent une meilleure opinion de Kalk[brenner], qui leur paraît peu sincère avec toi ; parfois l'impatience me prend, car enfin, quoique jeune encore, tu as assez de raison pour ne pas te laisser mener par le nez. Ne te fâche pas, tout cela vient de notre grand attachement pour toi. Imagine-toi que M<sup>me</sup> Wiesio[lowska] est arrivée à Zelazowa Wola ; M. Michel [comte Skarbek] nous a envoyé chercher, mais comme maman avait alors des douleurs d'estomac, qu'il gelait très fort, et que papa n'avait pas le temps d'aller chercher son passeport pour un voyage d'un jour, personne de nous n'est parti. Nous en étions très contrariés, et M<sup>me</sup> Wie[siolowska] nous fait même grise mine, du regret de ne nous avoir pas vus ; nous avons toujours la malchance, même quand nous avons la plus sincère envie d'accomplir nos projets ; maintenant aussi ils auront pris pour un prétexte la plus réelle impossibilité. Peu importe.

Puisque les gens sont si bêtes de se laisser importuner par la moindre bagatelle, tandis que les grandes choses échappent à leur compréhension, ils ne valent pas la peine qu'on s'occupe d'eux, leur valeur réelle n'est pas grande. Nous plaignons beaucoup M. Fré[déric, comte Skarbek], car ses affaires ne lui réussissent pas plus que le labourage à un Juif, et il mérite pourtant mieux que cela ; quand le sort s'acharne contre quelqu'un, il sait persécuter. J'aurais trop à écrire si je devais tout te raconter ; je laisse le reste pour le moment où je te reverrai.

(1) Dans la lettre ci-dessus, ainsi que dans quelques autres qui suivent, se trouvent des passages incomplets. En voici, je suppose, la cause ; quand, après la mort de Chopin, ses papiers furent renvoyés à Varsovie à sa famille, ses sœurs ne gardèrent comme souvenir que sa correspondance avec son père, déjà mort à cette époque, n'accordant aucune valeur à ce qu'elles avaient écrit à leur frère. C'est pour cela qu'elles n'ont conservé que les fragments des lettres contenant l'écriture de leur père, et des post-scriptum des sœurs il n'a été sauvé que ce qui était écrit à l'envers de ces feuilles ; le reste fut découpé.



## LETTRE IV

[Du père de Chopin]

Le 28 juin 1832.

Je vois avec plaisir, mon cher enfant, par ta lettre du 6, que tu as eu le bonheur de ne pas te trouver exposé à la bagarre qui a eu lieu et que des monstres ont excitée. Il y a des feuilles qui disent que des Pol[onais] y ont pris part et violé l'hospitalité ; ne sont-ils donc pas encore assouvis de sottises ? Ils en ont cependant assez fait ici. Je suis bien sûr que leur nombre ne peut être considérable, car qui serait assez insensé pour partager leurs opinions destructives ? Qu'il est heureux que la partie saine de la nation ait triomphé et que la tranquillité soit rétablie ! Comme artiste, sans doute que tes ressources que te procurait ton talent ont cessé pour un moment, mais cela ne peut durer, les arts reprennent toujours dès que la tranquillité renaît. Fais-moi part de la situation et de tes ressources. Ton favori (1) t'a-t-il tenu parole en te payant tes ouvrages ? Tu me diras tout ce que tu voudras, mais je n'approuve pas ton dégoût pour certaines personnes, je ne sais ce qui peut t'avoir indisposé contre elles, et *gnoy* [fumier] ne me plaît pas. Mais enfin tu es dans un âge où l'homme doit savoir réfléchir et considérer et ne pas se conduire d'après *swoy, albo drugich, widzimisie* [sa fantaisie ou celle des autres]. Je te conseille d'économiser autant que tu pourras afin de n'être pas sans le sou, si tu te proposes de voir d'autres pays.

Ta mère et moi nous t'embrassons de tout notre cœur.

CH.

[Lettre de Louise]

... Ce sera sans doute comme ça, non seulement jusqu'à présent, mais plus tard. Les verres ne sont pas encore arrivés, n'oublie pas de nous écrire par qui tu les envoies et où nous devons les faire prendre. Ta toile nous viendrait bien à point pour bander certaines plaies, petites peut-être, mais très douloureuses. Si ton cœur sensible s'attendrit beaucoup, j'espère que tu me l'enverras plus tôt, quoique tu m'annonces que tu l'apporteras toi-même. Mais outre la pitié, je sais qu'il faut le temps et les bonnes dispositions. Ah ! comme je ressens cela ! car souvent, en présence de semblables résolutions, je suis dans l'embarras ; maintenant, par exemple, j'ai quelques lettres en retard, je voudrais rejeter ce fardeau de ma tête et de mon cœur, et je ne peux m'y mettre. Peut-être irons-nous passer les vacances chez M. Michel [comte Skarbek]. Nous ne pouvons aller chez M. Frédéric [comte Skarbek], car il a déjà vendu Orly, et chez le second M. Frédéric, c'est trop loin. Le meilleur moyen de gâter les gens, c'est généralement la bonne fortune ; à mesure qu'abonde le métal, le cœur durcit et lentement se transforme aussi en minéral ou en pierre. Pourtant je ne sais pas si les millions pourraient nous changer ; je préférerais y renoncer plutôt que d'être ainsi assujettie.....

(1) Selon toute supposition, il s'agit de Maurice Schlesinger, éditeur parisien.



## LETTRE V

[Du père de Chopin]

[Septembre 1832] (1).

Je vois par ta dernière lettre, mon bon ami, que tu as enfin vu tous les premiers artistes dans l'art que tu cultives et que tu peux rivaliser avec eux. Je n'en attendais pas moins de ton assiduité. Ce qui me fait bien du plaisir aussi, c'est de te voir vivre avec eux dans la plus belle harmonie, sans exciter leur jalousie les forcer à te rendre justice. Continue, mon enfant, à agir de la sorte, et tu te feras autant rechercher à cause de ton caractère que de ton talent. Tu nous as fait le récit détaillé de ta situation et de ce qui t'est arrivé depuis ta dernière lettre, je t'en sais bon gré, car tout ce qui te regarde nous intéresse. L'étonnement de Meierberg [*sic* !] a dû te faire plaisir, ainsi que l'approbation de Field, que tu désirais si ardemment connaître. Le parti que tu as pris de faire paraître tes ouvrages est très nécessaire, car bien des personnes entendent parler de toi, sans pouvoir connaître tes compositions et, à dire vrai, elles doivent devancer ton arrivée partout où tu voudras aller. En outre, le produit que tu en retireras te fera un petit fonds, qui pourra réaliser ton projet d'aller au printemps prochain en Angleterre, où tes ouvrages seront déjà parvenus. — Je ne doute pas que tu ne profites de la bonne disposition de tes admirateurs pour donner un concert qui pourra être brillant et en même temps avantageux ; il faut battre le fer tandis qu'il est chaud et que tu peux le faire. Mon enfant, je te parle franchement, tâche d'avoir quelques sous devant toi et surtout dans les temps où nous vivons. Tu sais que j'ai eu de l'occupation dont le produit a suffi à nous soutenir honnêtement ; aujourd'hui, après plus de vingt ans de service public, je suis à la veille de perdre ma seconde occupation. Je suis dans un âge où il ne m'est plus guère permis de battre le pavé et de courir le billet, mais je ne cesserai de remercier la Providence de m'avoir donné des enfants qui, je l'espère, pourront se suffire et être estimés. Ta sœur va se marier ; quand tu recevras cette lettre, ce sera sans doute après le mariage. Dieu veuille qu'elle soit heureuse ! Ta mère, tu connais sa tendresse, fait tout ce qui dépend de notre situation pour que ta sœur ait les choses nécessaires en pareille circonstance. Leur union aura lieu là où tu as été baptisé, ce qui m'est très agréable, quoique dans le fond ce petit voyage, dans cette saison, n'est pas ce qui me convient, mais cela épargnera bien de l'embarras à ta mère, car ici il faudrait, pour ne fâcher personne, inviter bien des connaissances, et on ne pourrait les recevoir avec un verre d'eau. Enfin, mon enfant, vous voilà dispersés. Isabelle seule reste auprès de nous, mais vous serez toujours tous ensemble dans les cœurs paternel et maternel. Ta mère et moi nous t'embrassons bien tendrement. Fais bien des compliments à M. Méry. — Je devais t'écrire et donner ton adresse à M. Grégoire, mais j'ai été plusieurs fois chez lui sans le trouver. Il doit être maintenant à Paris.

(1) Cette lettre ne porte pas de date ; à juger pourtant par le terme fixé du mariage de Louise, que Iędrzeiewicz donne dans son post-scriptum, on peut supposer que cette lettre fut écrite en septembre 1832. (Voir la 1<sup>re</sup> lettre de Chopin.)